

BIENHEU
NICOLAS
DE FLOR

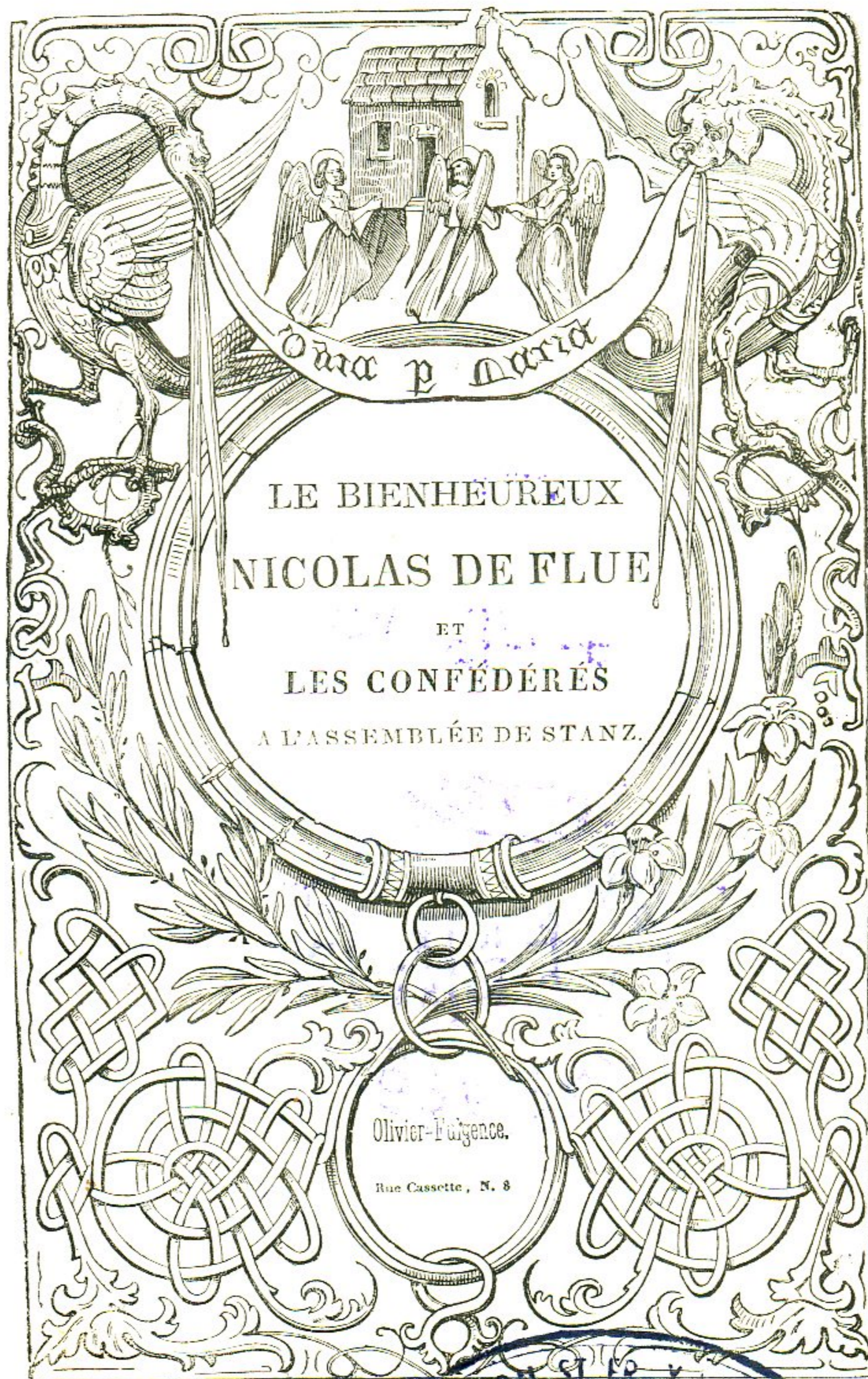
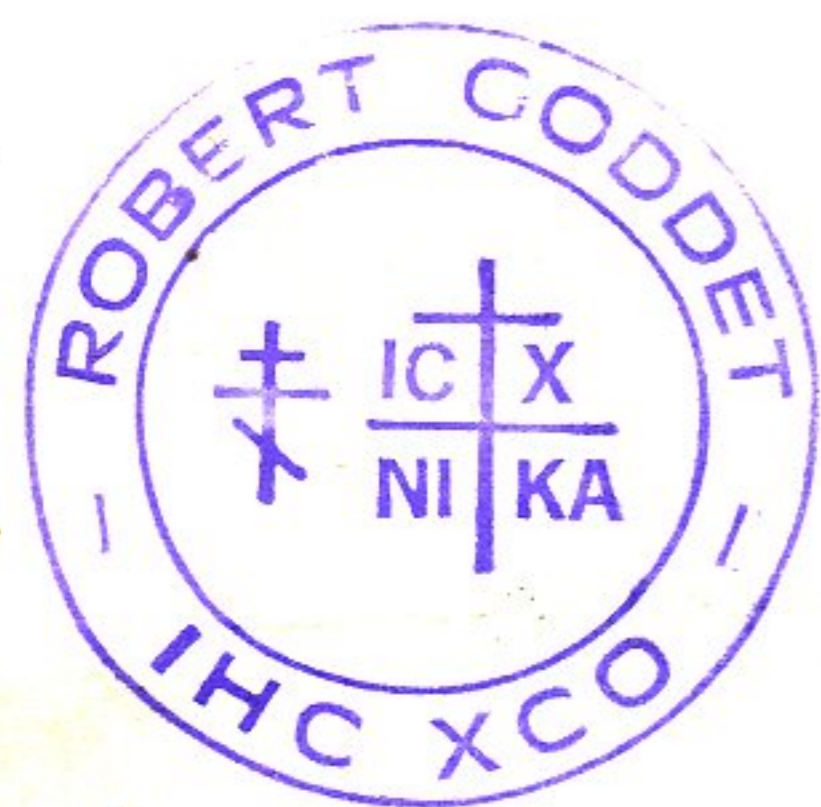


MAISON SAINT
FRANÇOIS
GOLMAR



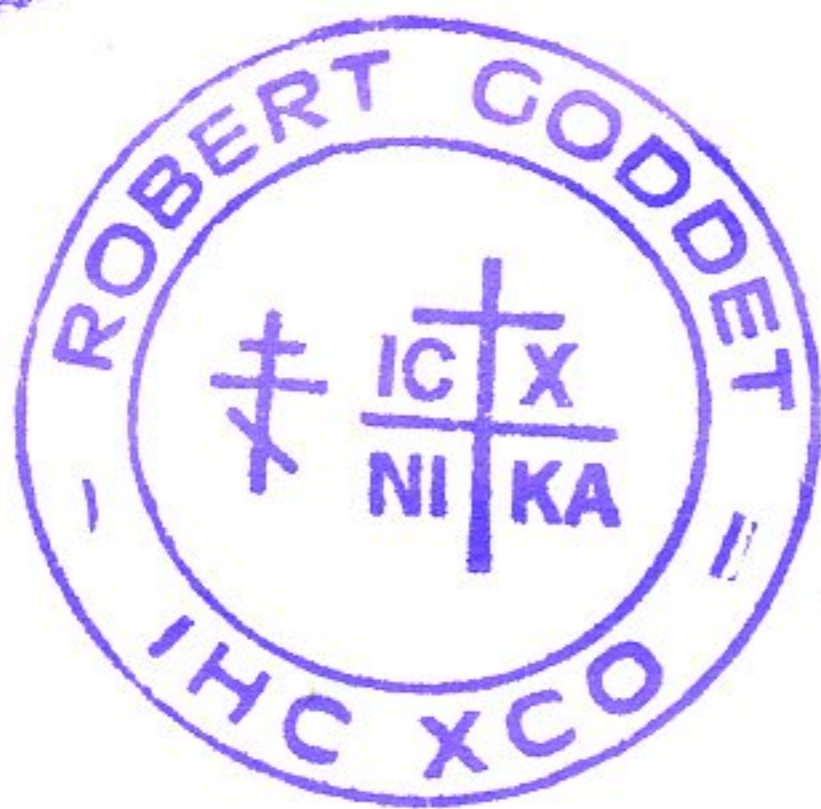
Der selige Nicolaus von Flue.
Le bienheureux Nicolas de Flue.
Il beato Nicola da Flue.

2-150



Tout exemplaire de cet ouvrage, non revêtu de ma griffe, sera réputé contrefait.

Olivier-Fulgence



IMPRIMERIE DE EUGÈNE DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

5932

CDHF
Haut-Rhin

LE BIENHEUREUX
NICOLAS DE FLUE

ET

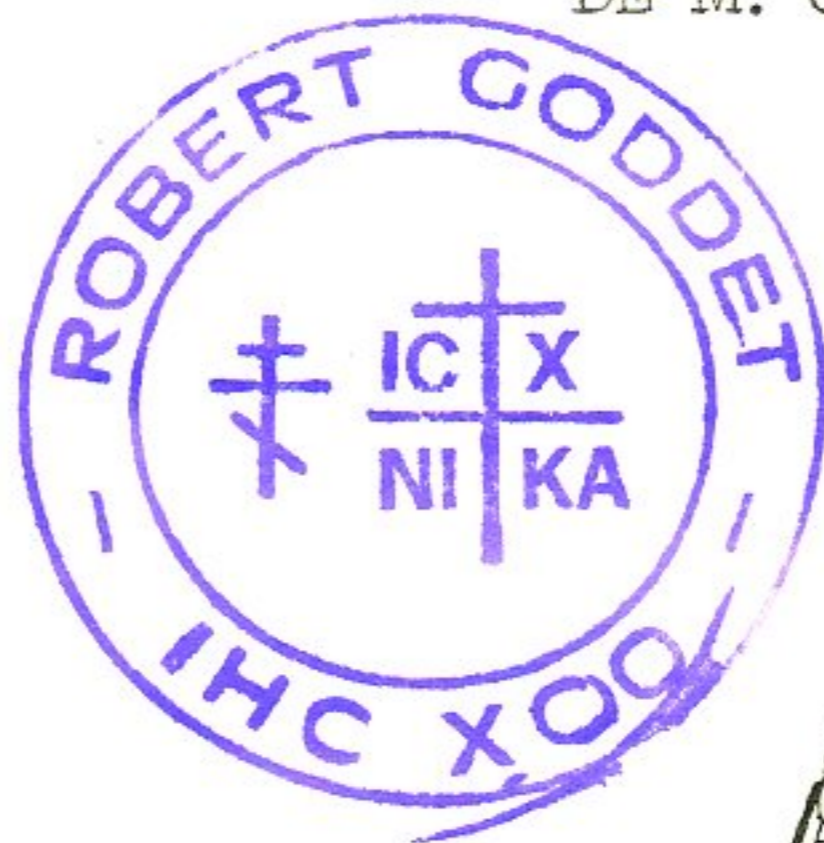
LES CONFÉDÉRÉS
A L'ASSEMBLÉE DE STANZ.

Traduit de l'allemand,

DE M. GUIDO GOERRES.

Rester assujetti à toutes les nécessités de la nature, c'est vraiment une grande misère et une grande affliction pour l'homme pieux qui voudrait être dégagé de ses liens terrestres et délivré de tout péché.

Imitation, liv. I, ch. 22.



PARIS

A l'Image Notre-Dame-de-Lorette.

OLIVIER-FULGENCE, ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, N° 8.

1840

INTRODUCTION.

Non in solo pane vivit homo, sed in
omni verbo quod procedit ex ore Dei.

Matt. iv, 4.



Si l'on s'était attaché strictement au premier dessein que l'on avait conçu en préparant la traduction de ce pieux livre, on se serait contenté de parler brièvement des circonstances dans lesquelles il a été publié et du mérite de son auteur; mais on s'est senti bientôt entraîné à recueillir et à donner ici, touchant le saint ermite dont on a traduit la vie, quelques faits, quelques considérations propres à concourir au but que s'est proposé l'écrivain allemand : celui d'édifier, en payant un tribut d'hommages et de vénération à un type supérieur de sainteté et de vertu chrétiennes. C'est ce qu'on a essayé de faire dans les lignes suivantes.

Une société catholique des bons livres a com-

mencé à Munich, en 1831, une série de publications ayant pour titre : *Dieu dans l'histoire!* par ce tableau de la fin du quinzième siècle, où figure surtout le bienheureux Nicolas de Flue. Cette vie¹, écrite avec une touchante simplicité, est due à la plume de M. Guido Gœrres, un de ces hommes qui prennent à cœur le bien de leur patrie et l'intérêt de la religion. C'est avec l'assentiment de l'auteur qu'on a entrepris la présente traduction, et l'on doit à sa complaisance la communication de quelques détails nouveaux insérés à la fin de ce préambule.

La monographie a déjà servi en Allemagne à des hommes d'un savoir consciencieux à faire comprendre et ressortir quelques puissantes individualités de l'histoire; elle a été conçue, par quelques-uns en particulier, comme propre surtout à mettre en scène les plus hautes vertus religieuses. Parmi bien des modèles on peut citer la *Vie d'Alfred-le-Grand*, par le comte de Stolberg, et celle de saint Athanase, par Mœhler, l'auteur de la *Symbolique*. En France, le comte de Montalembert a fait revivre le moyen-âge catholique dans son histoire de la chère sainte Elisabeth, pages sincères, où respirent une foi vive, une suave poésie, des sentiments tout chrétiens; pages remarquables entre mille autres plus vantées, et que l'esprit étroit, hypocrite, du journalisme pouvait seul chercher à ravaler. Dans la vie de saint Hugues, M. Albert Dubois a suivi la même voie en donnant des preuves d'un beau talent. M. G. Gœrres,

(1) Il en existe déjà une traduction anglaise.

dès ses premiers travaux, a saisi cette importance de la biographie; on trouve déjà dans la courte histoire du *Frère Nicolas* les qualités qui distinguent l'historien éminemment chrétien de Jeanne d'Arc, la *Pucelle d'Orléans*¹. Dans l'un comme dans l'autre livre son récit parle au cœur, fortifie la foi, excite à l'amour de Dieu, en montrant et en bénissant la Providence éternelle dans la conduite des événements.

Dans l'un comme dans l'autre la vérité historique tient le premier rang, et n'est jamais sacrifiée aux descriptions ou aux effets poétiques; les faits ont été donnés d'après les sources les plus pures. Dans tous deux la simple exposition de l'histoire fait le charme de la forme et lui prête souvent le caractère de la légende, tandis qu'un ton de panégyrique aurait détruit ce qui rend si beaux, si attachants, ces monuments élevés aux vertus d'un humble anachorète et d'une fille inspirée. Le naturel donne autant de prix aux œuvres littéraires qu'aux ouvrages d'art, plastique ou peinture; ici on reconnaît dans un style plein de vérité ce naturel coulant de source, cachet des productions vraiment estimables. Ce talent ne le cède en rien à celui qu'a déployé Silvio Pellico dans les narrations poétiques où s'est épanchée de nouveau son âme si aimante, au souvenir de ce que devaient ses vieilles villes d'Italie à la puissance morale du catholicisme.

Le père de l'auteur, Joseph de Gœrres, a fait pré-

(1) *Die Jungfrau von Orleans*. Ratisbonne, 2^e édit., 1855, in-8.

céder ces deux livres d'une préface où il résume à grands traits, en caractères ineffaçables, les hauts enseignements de la vie du saint et de l'héroïne, où il montre à ceux qui renient la vérité combien elle est belle et pure, comment elle domine la lutte des passions humaines. On sait qu'il est présent partout où il s'agit de défendre la vérité; on le voit soutenir, dans *Athanase* et dans les *Triaires*¹, les droits de l'Eglise, quand l'esprit d'erreur et de mensonge, assisté de la force brutale, lui livre d'incessants et rudes assauts. Ailleurs, son génie plonge de plus en plus dans l'étude des dogmes chrétiens et dans la vie spirituelle de l'Eglise; il conçoit, il développe une magnifique et imposante théorie de la *mystique* qui n'est pas ce mysticisme orgueilleux, délire de l'imagination ou de la raison, mais qui est une des régions élevées de la vie chrétienne, où se révèlent les plus sublimes mystères de la grâce. La *mystique*, définie sous son point de vue spéculatif, mais d'accord avec le titre de *chrétienne* que l'auteur lui a donné, est une connaissance profonde, une contemplation intuitive sous la médiation d'une lumière supérieure, une activité surnaturelle sous la médiation d'une liberté surnaturelle aussi. Le livre de Gœrres sur la mystique n'est que l'explica-

(1) C'est le titre d'un ouvrage non encore traduit en français, où Gœrres, après avoir répondu à trois de ses principaux adversaires, le docteur Leo, Marheinecke et le juriste Bruno, après avoir tourné contre eux l'arme de l'ironie qu'ils avaient employée contre lui, expose avec son talent supérieur et une clarté admirable tout le système de la hiérarchie catholique, les bases du gouvernement temporel de l'Eglise, et en fait ressortir la sagesse et la grandeur.

tion de cette formule substantielle. Après avoir montré les racines de la mystique dans l'Evangile, et avoir suivi son développement dans l'Eglise depuis les anachorètes et les martyrs jusqu'aux ordres contemplatifs, il applique à sa théorie les miracles que Dieu a bien voulu opérer dans ses saints, et célèbre ainsi dans des pages pleines de foi et d'élévation ce qu'il y a d'ineffable dans la miséricorde divine, ce qu'il y a de plus consolant pour l'homme. Il fait entrer le bienheureux Nicolas de Flue dans ce vaste tableau, et l'on voudrait donner ici en quelques mots une idée de la place qu'il y occupe.

L'ascétisme, selon les idées de M. de Gœrres, purifie la vie inférieure de l'homme; c'est la réintégration de l'esprit dans sa sphère originelle, sa victoire sur la nature, sur le corps, qui l'ont asservi après la chute. Les vocations religieuses ont surtout dégagé l'homme de ces liens par la pratique d'austérités qui sont une rupture avec le monde extérieur, et comme la nutrition est une des fonctions où il a le plus de contact avec la nature, c'est aussi dans cette fonction même que peut se manifester le plus clairement la prédominance de l'élément supérieur de la personnalité humaine. Non-seulement il y a des aliments d'un caractère mystique: le lait et le miel, par exemple, sont regardés comme tels dans les temps anciens; tels sont encore le blé et le vin, substances végétales simples et pures que le christianisme a consacrées à la célébration des saints mystères: non-seulement il y a dans le choix de ces aliments quelque chose qui déjà surmonte la nature;

mais encore il y a dans le principe spirituel une force, un aliment, pour ainsi dire, qui peut faire perdre incessamment à la chair son influence et ses appétits. Quand l'âme, puissante par la grâce, a dit à cette nature avide : « Tu n'iras pas plus loin, » les organes de la vie animale se resserrent et se ferment pour ainsi parler, l'abstinence ôte tout désir d'aliments corporels, et les fonctions qui s'y rapportent diminuant d'abord d'activité, cessent enfin complètement. Cette faveur, que Dieu a faite à ses serviteurs dans les déserts, a été accordée aussi à des êtres privilégiés, qui, dans des temps plus rapprochés de nous, ont vécu dans un état d'ascétisme au sein de la société catholique. Sainte Rose de Lima, dès l'âge de six ans, s'abstenait des plus beaux fruits du jardin de son père, et elle finit plus tard par rester du jeudi au dimanche de chaque semaine sans prendre ni nourriture ni sommeil. Lidwina, de Schiedam, en Hollande, ne prit absolument rien pendant les dernières années d'une maladie aiguë qui dura trente-trois ans. Joseph Copertino, prêtre italien, ne se nourrit dix ans que de mauvais légumes qu'il couvrait d'une poudre amère; il laissait passer plusieurs jours sans rien boire ni manger; son estomac rejeta un jour par faiblesse la viande qu'il avait dû manger par obéissance. Sainte Catherine de Sienne ne prit longtemps autre chose que de l'eau; elle était fortifiée intérieurement par la réception du Saint-Sacrement, et même par la seule vue du tabernacle ou de prêtres qui avaient célébré la messe. De tels exemples sont fréquents dans la vie des saints; on en trouve qui passèrent, comme

Colomba de Rieti ou Dominica du Paradis, des carêmes entiers, et d'autres un espace de plusieurs années, sans autre soutien que le pain eucharistique. Demandait-on à Lidwina comment, sans qu'elle prît de nourriture, il pouvait y avoir du sang et de la vie en elle; elle répondait : « D'où vient au printemps la sève du cep de vigne, lorsque tout l'hiver il a été desséché? Je tire, ajoutait-elle, plus de force d'une bonne méditation que d'autres des mets les plus recherchés. »

Chez les hommes qui sont morts à leur corps, la nature finit par ressentir autant d'indifférence et même d'aversion pour les aliments qu'elle y trouvait auparavant d'attrait; quelquefois l'estomac devenu rebelle se soulève convulsivement; alors l'âme ne désire plus qu'une nourriture spirituelle; elle se recueille dans l'amour de Dieu et entre dans une vie nouvelle; elle concentre toutes ses forces dans des jouissances plus hautes.

« C'est ainsi que Nicolas de Flue¹, depuis qu'il commença d'habiter sa cellule dans la solitude, ne prit aucune nourriture corporelle. La renommée de cette existence miraculeuse parvint bientôt aux habitants d'Unterwald, mais ils n'ajoutèrent pas foi au récit qu'on en faisait. Notre temps s'est imaginé que les générations précédentes avaient vécu dans les langes d'une crédulité excessive, et que le doute sur de semblables faits avait été réservé à une génération nouvelle, plus habile et plus adroite

(1) *Die Christliche Mystik*, t. I, p. 372.

dans sa critique. C'est une erreur; de tout temps l'intelligence de l'homme a senti que, par l'apparition de tels phénomènes, le terrain ferme, qu'elle croyait auparavant sentir sous ses pieds, devenait un sable mouvant, et, se défendant aussi longtemps que possible contre ce qu'il y a d'incompréhensible dans des faits d'ailleurs frappants, elle a mis en usage tous les moyens que Dieu lui a donnés pour aller au fond des choses, pour découvrir l'illusion s'il y avait illusion; toujours aussi elle a dû finir par s'en remettre à l'évidence, quoique souvent à contre-cœur. En l'an 1225 vivait à Leicester une religieuse qui n'avait pris aucune nourriture depuis sept années, et qui n'entretenait la vie en elle que par ce viatique surnaturel, l'Eucharistie, qu'elle recevait tous les dimanches. L'évêque Hugues de Lincoln, qu'on en informa, ne voulut point y croire; il lui envoya quinze ecclésiastiques qui la gardèrent à vue pendant quinze jours; dans cet intervalle elle conserva ses forces sans prendre d'autres aliments; son visage brillait toujours de l'éclat du lis et de la rose. Seulement, après ces preuves, le prélat se déclara convaincu, « comme doit l'être un homme éclairé¹. » Les habitants d'Unterwald en agirent de même avec leur anachorète: pendant un mois ils firent occuper tous les chemins qui pouvaient mener à sa cellule; ils durent enfin rester convaincus que, non-seulement on ne lui avait apporté aucune nourriture dans cet espace de temps, mais encore qu'aucun homme n'avait

(1) *Odoricus Raynaldus in Annal. Eccles.*, ann. 1225.

mis le pied dans sa retraite. Cependant cette mesure n'avait point encore satisfait l'évêque de Constance; son suffragant, qu'il envoya au frère, fut étonné de le trouver plein de santé et de vigueur après une aussi longue abstinence. Il lui demanda quelle vertu il tenait pour la plus haute; quand Nicolas eut répondu: « L'obéissance, » il lui présenta aussitôt un pain en lui ordonnant d'agir conformément à sa réponse. Le frère voulut obéir; mais le premier morceau qu'il avait avalé excita en lui un vomissement des plus violents, et c'en était assez sans doute pour démontrer qu'il y avait impossibilité physique à ce qu'il poussât l'épreuve plus avant. L'évêque cependant ne s'en rapporta point encore au témoignage de son délégué, et ce fut seulement en se rendant auprès de l'ermite, en le voyant de ses propres yeux, qu'il se laissa convaincre. Quand on demanda au frère où il puisait de quoi soutenir sa vie, il répondit que, s'il assistait à la messe ou recevait l'Eucharistie, il sentait en lui une telle force, une telle plénitude de vie, un tel bien-être, qu'il se trouvait complètement rassasié. Il attesta plus d'une fois à ceux avec qui il était le plus familier, que la seule méditation pouvait produire un semblable effet; qu'ainsi, s'il méditait la Passion du Sauveur et recueillait le dernier souffle sur les lèvres du Christ mourant, ce souffle pénétrait dans son intérieur et le fortifiait pour longtemps¹. »

Voyons maintenant quels beaux témoignages ont

(1) *Vita Nicol. de Rupe, A. S. Martii*, t. III, p. 410.

rendus au frère Nicolas l'histoire de l'Eglise, les récits des voyageurs et la piété du peuple suisse.

La vie du frère se trouve dans les Vies des Saints, par Butler, traduites par Godescard, à la date du 22 mars, sous ce titre: le Bienheureux Nicolas de Flue, appelé communément frère Nicolas, ermite de la Suisse. Il faut lire cette vie édifiante dans les éditions les plus récentes d'un ouvrage soigneusement écrit en italien par le R. P. Hugo, de Lucerne, jésuite, lequel le dédia, le 15 août 1536, au sénat et au peuple des sept cantons catholiques, Lucerne, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug, Fribourg et Soleure. La même vie a été aussi rédigée par les Bollandistes (t. III, Martii, à p. 399 ad 439), et cette rédaction nouvelle a été traduite en italien, à Rome. C'est à ce texte que l'on doit s'en référer pour ce qui concerne la canonisation du saint serviteur de Dieu. Depuis encore, le jésuite Wysing, censeur pour son ordre à Rome, écrivit aussi une vie du B. frère Nicolas et l'envoya au recteur du collège des Jésuites de Lucerne. Enfin, le chanoine de Gundelfingen, qui avait connu personnellement le bienheureux Nicolas et qui ne lui survécut que trois ans, nous a laissé ses leçons.

On peut ajouter à cette nomenclature celle de deux autres biographies, l'une du capucin Benno, l'autre de Joseph-Antoine Meissenbach, de Bremgarten, qui enseigna d'abord la théologie à Lucerne, et fut, en 1780, nommé chanoine à Zurzach.

On lira certainement avec plaisir ici le témoignage d'un contemporain du saint ermite, qui, sans doute

à cause de ses longs voyages, avait mérité le surnom d'aventureux, Georges Chastelain, mort en 1474. Georges Chastelain avait gagné beaucoup d'expérience à courir le monde; il fut, comme historiographe de la maison de Bourgogne, à même de connaître bien des secrets. Or, il a laissé une revue historique des principaux événements de son siècle dans une pièce de vers comprise en un recueil de poésies imprimé par son ami Jean Molinet, et que M. Buchon a reproduite dans sa notice sur Georges Chastelain, t. XLI, p. xxxiv. Cette pièce, qui ne manque pas de grâce ni de naïveté, est intitulée: *Recollection des merveilles advenues en nostre temps, commencée par très élégant orateur messire Georges Chastelain, et continuée par maistre Jean Molinet.*

Le poète annonce qu'il a des nouvelles étranges à raconter pour qui veut les ouïr...

Les unes sont piteuses
Et pour gens esbahir,
Et les autres douteuses,
De meschef advenir;
Les tierces sont estranges
Et passent sens humain.

.....

Et quelles sont ces nouvelles étranges et qui passent le sens humain? celles que Chastelain a recueillies sur trois personnages providentiels et saints. Le premier est une pieuse Romaine qui a été enterrée sept cents ans *sans corruption*; le second est Jeanne, l'héroïne d'Orléans, qui a paru

En France la très belle,
Fleur de chrétienneté.

Le troisième, qui semblait devoir échapper à la connaissance même de l'historien courtisan, c'est l'humble ermite de Sachslen, frère Klaus, comme l'appellent encore aujourd'hui ses bons frères d'Unterwald.

Ainsi, un de ces hommes de cour qui au quinzième siècle font déjà malheureusement bon marché de la foi et de la morale chrétiennes, un des confrères de Philippe de Comines, va nous rapporter ingénument ce qu'il a vu d'édifiant dans ses voyages, et cela malgré l'esprit raisonneur du temps, précurseur de la réforme. La politique n'avait pas encore étouffé le retentissement de ces faits miraculeux dans le monde; la gloire de Charles de Bourgogne laissait encore place à celle d'une humble bergère et d'un pieux solitaire.

Ainsi, quand Dieu le veut, il ne laisse inconnue à personne la vertu qui se cache au sein des montagnes; il amène dans la retraite ceux qui ont besoin de voir et de toucher pour croire.

J'ai vu frère Nicolle,
Ung Suisse dévot,
D'abstinence l'escolle
Fort bien tenant son vot,
Vingt ans vivre en ce monde
Sans manger peu ne point;
Dieu en sa gloire munde
Luy doit viande à point.

Ainsi se réalisent les promesses du Psalmiste :
« Jusqu'au bout de la terre leur voix a été entendue,
et l'univers retentit de leurs paroles. »

Depuis ce temps bien des malheurs sont venus

fondre sur la Suisse; le mal y est entré par toutes les portes : elle a été le proie du schisme et de l'imposture; elle s'est laissée gagner par ce désir immodéré de bien-être matériel commun aux grandes villes où la réforme trouva d'abord asile, et elle s'est jetée dans la vie mécanique de l'industrialisme. Mais les vieilles vertus des Suisses n'ont point disparu complètement de ces hauteurs où la vue d'un horizon immense élargit l'âme de l'homme; il existe encore quelques dignes descendants des pâtres bellicieux, et toujours simples et droits, du moyen-âge. Quelques cantons au cœur du pays ont retenu l'ancienne foi; Unterwald, pour qui le frère Nicolas aura sans doute intercédé dans le ciel, est un de ceux qui ont le mieux conservé leurs mœurs et leur croyance. Le clergé y est nombreux, comme dans tous les cantons primitifs; on y voit trois couvents d'hommes, savoir : des Bénédictins à Engelberg, et des Capucins à Stanz et à Sarnen. Cette dernière ville possède une abbaye de Bénédictins, et Stanz a des sœurs de Saint-François.

Ceux qui visitent la Suisse catholique, après trois siècles d'épreuves, y trouvent encore en vénération la mémoire de l'ermite Nicolas; ils voient les pèlerins se rendre autour du cercueil précieux qui contient ses ossements; ils admirent à Sarnen un beau tableau de Wursch, qui le représente quittant sa retraite pour rétablir la paix parmi ses compatriotes. Meinrad dans Uri et frère Klaus en Unterwald sont vraiment les deux grandes renommées qui excitent encore le plus souvent la vénération de la vieille

Suisse, et y recueillent encore le plus d'hommages, même à côté de la chapelle de Kussnacht et de la grande mémoire de Guillaume Tell. M. Louis Veillot, dans ses *Pèlerinages de Suisse* (t. II, p. 54), a résumé en quelques belles pages les principaux traits de la vie du bienheureux dont le souvenir est si populaire dans les cantons restés fidèles, et ce n'est pas sans un puissant intérêt qu'on apprend du pieux voyageur avec quels honneurs sa dépouille mortelle est encore exposée à la piété des pèlerins dans la petite église de Sachslen, dont la magnificence surprendrait, comme il le dit, à cause de la pauvreté de l'Etat, si les prodiges du sentiment religieux pouvaient étonner ¹.

« Lorsque nous fûmes arrivés devant le maître-autel, dit M. Veillot dont nous ne pouvons nous refuser le plaisir de citer ici les propres termes, le custode qui nous accompagnait tira un rideau, et nous nous sentîmes pénétrés d'un sentiment de respect en voyant les restes précieusement conservés d'un homme qui fut à la fois un héros catholique et un grand citoyen, le bienheureux Nicolas de Flue. Une piété plus sincère et plus vive que délicate s'est plu à orner ces ossements séculaires de toutes les parures mondaines que l'austère anachorète avait dédaignées durant sa vie. On a tatoué le squelette d'or et de diamants. Mais si le bon goût peut y reprendre quelque chose, le cœur y trouve son compte et ne voit rien de messéant à cette affec-

(1) Tome II, p. 52, 53.

tueuse prodigalité. Parmi ces ornements il en est d'ailleurs qui ont un caractère aussi élevé que touchant : le bienheureux porte à son cou une demi-douzaine d'ordres de tous les pays : ce sont les décorations que ses descendants ont gagnées au service étranger. La croix de Saint-Louis et la croix d'Honneur, conquises l'une après l'autre à la pointe du sabre sur les champs de bataille, y figurent glorieusement. »

Les témoignages de confiance et de reconnaissance n'ont pas manqué en Suisse en l'honneur de ce patron des montagnards : un de ses descendants a composé un *Mystère* sur sa vie ; le couvent d'Einsiedeln conserve un alphabet en vers allemands qui est une prière au frère Nicolas ; à Sachslen on distribue de ses reliques aux fidèles ; au centre des montagnes, enfin aujourd'hui encore, le soir, les pâtres se renvoient, avec des trompes propres à grossir les voix et à les porter aux échos lointains, des couplets fort simples pour louer Dieu, la Vierge, invoquer saint Antoine, et prier le bienheureux Nicolas de leur conserver corps et biens, de sauver leur âme, de veiller sur leurs troupeaux.

Peut-on ici s'abstenir d'invoquer aussi l'humble solitaire pour qu'il obtienne du ciel le ferme attachement du clergé catholique à l'orthodoxie et à la discipline, la persévérance du peuple des montagnes dans la foi, et le retour à cette foi pour les parties égarées de sa malheureuse patrie ; pour qu'une fausse science ¹ et une incrédulité moqueuse ne se répan-

(1) Sans parler de Genève, qui s'est posée depuis trois siècles comme

dent plus de quelques villes au sein de populations encore chrétiennes et pures? Tout chrétien l'invoquera ensuite pour lui-même, et lui dira, dans l'effusion du cœur, avec le pieux pèlerin dont nous avons déjà emprunté la voix¹:

« Bienheureux serviteur du ciel! depuis longtemps vous avez votre couronne; mais pour le chrétien plein de foi, votre esprit habite encore ces lieux sanctifiés par vous. Vous compatissez à nos peines, vous comprenez nos besoins, vous écoutez nos vœux, et vous pouvez nous inspirer encore les sages résolutions que votre voix charitable indiquait jadis à ceux qui venaient de loin prier à vos côtés.

« Brillant flambeau des chastes solitudes, apprenez-nous comment, au milieu du monde, on peut s'isoler du monde pour être tout à Dieu; comment on regarde à ses pieds les ambitions de la terre; comment on élève au Créateur des mains libres et pures de toute attache aux biens mortels, et comment on immole son cœur à la sainte charité.

« Comme vous avez condamné votre corps à l'abstinence des choses sensuelles, faites par vos prières, ô bienheureux! que nous puissions soustraire nos âmes à la sensualité de l'esprit; faites que nous passions dans la vie sans orgueil, sans haine, sans vaine curiosité, soumis à la loi du ciel, sans vouloir en sonder les mystères adorés; pleins de pardon

la Rome du calvinisme, Berne et Zurich possèdent des universités où la théologie protestante n'a pas reculé devant les conséquences les plus hardies du rationalisme, et où un panthéisme matérialiste est consacré par les théories et les recherches des sciences naturelles.

(1) L. Veullot.

pour les autres afin d'obtenir un peu de pardon pour nous; contents d'aimer sans demander qu'on nous aime; dévoués au prochain, non pour l'amour de nous-mêmes, mais pour l'amour de Dieu.»

PRÉFACE

DU PROFESSEUR

J. DE GOERRES.



DIEU *dans l'histoire!* tel doit être le titre d'une collection de petits ouvrages que la Société catholique des bons livres se propose de mettre au jour et de jeter dans la circulation. Cette collection devrait assurément former un livre immense, un livre sans fin, si elle voulait remplir son titre à la rigueur; car pour prendre de l'histoire tout ce qui n'est pas arrivé sans Dieu, ou, ce qui revient au même, tout ce qui est arrivé avec le concours de sa Providence divine, il faudrait embrasser l'histoire du monde tout entière. Rien de ce qui arrive en effet n'arrive sans la volonté de Dieu. Dans le bien, Dieu agit immédiatement; c'est lui qui le fait exister et le meut, et le mal qu'il laisse subsister est contraint, bon gré mal gré, de se soumettre à son empire, parce

qu'il faut que Dieu le dirige et le fasse tourner au profit du bien. Le bien est une nécessité de l'ordre général de l'univers, ordre avec lequel il s'harmonise; le mal qui troublerait cet ordre y trouve une limite où il faut qu'il s'arrête. Et ainsi, tous deux également, le bien et le mal reconnaissent en Dieu leur souverain juge et arbitre.

Mais ce n'est pas une tâche aussi vaste que la Société catholique s'est proposée. Tous les hommes travaillant en commun à l'accomplir se réuniraient en vain pour écrire ce grand livre, ils ne clôraient jamais la dernière page, et, fussent-ils même arrivés à une fin, encore n'auraient-ils écrit que ce qu'ils peuvent savoir; la part de ce qui leur échappe resterait toujours la plus grande. La collection doit donc se restreindre à quelques feuillets de cet immense livre, choisis parmi ceux qui sont écrits en caractères plus lumineux. Elle traitera des temps où le ciel s'approche visiblement de la terre étonnée, où la main de Dieu, saisissant immédiatement les événements dans leur marche, les dirige, non d'après les vues de l'homme, mais d'après son but propre, le but de Dieu. Ces sortes d'époques se sont manifestées ordinairement lorsque c'en était fait de la sagesse humaine sur la terre, lorsqu'elle avait dépensé jusqu'au dernier de ses habiles conseils, et que, sans secours, sans guide, convaincue de son impuissance, elle regardait en tremblant vers l'avenir et reportait vers le ciel ses regards effrayés. Ou bien encore elles apparaissent quand cette sagesse humaine, emportée par son orgueil,

franchit les limites de son audace accoutumée, quand, parvenue au point culminant de son insolente puissance, elle semble demander arrogamment et tout haut quelle est la puissance qui l'égale? Lorsqu'elle est dominée si absolument par l'esclavage des passions qu'il n'y a plus espoir de salut pour elle, alors Dieu, comme provoqué par ce désordre, est plus d'une fois descendu des hauteurs où il réside pour faire régner de nouveau l'idée du bien et dissiper celle du mal. Mais dans de pareils cas combien la conduite de Dieu se montre différente de celle des hommes, combien même elle se plaît à confondre et à déconcerter leurs vues! Les hommes généralement, pour produire un résultat minime, mettent laborieusement en œuvre une foule de moyens et d'instruments, de longs et pénibles efforts. Dieu, au contraire, tire de la poussière ce qu'il y a de moins apparent, ce qu'il y a de plus simple, précisément ce que n'aperçoit pas l'œil des hommes, ce que l'homme avait foulé aux pieds, et il en fait un instrument de sa bénédiction ou de sa colère, un moyen de salut pour ceux qui le craignent, une cause de perte pour les âmes superbes et rebelles. Sans peine il fait grand ce qui est petit et il renverse ce qui est grand.

La Société catholique, dans ses publications, veut tourner exclusivement son attention vers ces événements si instructifs où le merveilleux et le côté ordinaire des choses se mêlent et se pénètrent à un point incompréhensible. Et comme des événements de ce genre apparaissent dans tous les siècles, la collection devra réunir en une suite de tableaux

les plus frappants de ces événements, présentés sous le point de vue qui est le sien, de manière à écrire une série d'histoires suivies des temps chrétiens. Transparents comme les fenêtres de nos vieilles églises, ces tableaux historiques brilleront de cette haute lumière à la clarté de laquelle marchaient et agissaient ceux qui en sont les types. Nos contemporains, s'ils s'arrêtent en passant à les contempler, y fortifieront leur foi en la Providence sainte qui dirige l'humanité. A l'aide de ces tableaux, ils apprendront à reconnaître les signes par lesquels s'annonce de nouveau l'approche de cette puissance qui punit l'injustice et l'impiété, présages assurés des époques de rénovation.

La collection s'ouvre par la vie du frère Nicolas de Flue, qui, comme le dit mon fils, auteur de cette Vie, a fleuri dans sa paisible solitude, semblable à un lis revêtu de tous les signes de la sainteté. Il est dit des lis qu'ils ne filent point, qu'ils ne tissent point, et cependant ils croissent avec vigueur et ils l'emportent en beauté sur Salomon dans toute sa magnificence. De cet autre lis, on rapporte qu'il n'a ni mangé ni bu, et que cependant il a vécu vingt ans plein de joie et de santé. C'est là sans doute un langage bien dur pour notre temps; aussi ce temps malheureux se refusera-t-il à l'entendre. Il ne veut rien croire, rien admettre de ce qui outrepassé la commune règle des choses. D'après le cours ordinaire de la vie, l'arbre puise incessamment par les racines une nourriture dans la terre; incessamment aussi il respire l'air par son feuillage, de sorte que

les sucs, toujours renouvelés, montent et descendent en lui dans toute sa hauteur. Et pareillement, l'homme a un besoin constant d'aliments et de boissons qui sustentent son existence, tandis que par la respiration il conserve un rapport perpétuel avec l'air vital qui le ranime. Son cœur est un milieu où se meut, à travers toutes les veines, le sang renouvelé par les éléments extérieurs, et dans ce sang toujours circulant brûle la flamme de vie. Telle est, il est vrai, la règle fixe à laquelle est soumise la vie terrestre et dont elle ne peut guère s'écarter sans éprouver aussitôt qu'une loi de la nature a été violée. Toutefois, il faut le reconnaître, la nature elle-même, comme nous avertissant que dans des régions supérieures il règne des lois supérieures aussi, a admis dans son propre domaine des exceptions au cours ordinaire des choses, à leurs règles les plus strictes. Ne voit-on pas des feux follets briller dans les prairies sans se consumer eux-mêmes et sans atteindre l'herbe, et le charbon, d'ailleurs si prompt à se dévorer, couvrir lentement sous la cendre? Beaucoup d'animaux restent assoupis durant plusieurs mois de l'hiver dans un sommeil pour ainsi dire glacé; ils ne boivent ni ne mangent, ils ne respirent pas, et cependant ils vivent durant ce temps, leur cœur continue de battre sans interruption, quoique plus doucement et plus lentement; et plusieurs appartenant aux règnes inférieurs, des crapauds, par exemple, que l'on a trouvés enfermés dans des pierres, avaient subsisté là dans une sorte d'engourdissement pendant bien des âges d'homme.

Voilà donc de premiers faits. Ainsi on conçoit que la nature concède généreusement, pour de longs espaces de temps, une vie pour ainsi dire libre de toute loi et exempte d'alimentation extérieure. Voilà des faits où des créatures animales, sans lien avec le sein maternel, où il faut que chacune d'elles puise constamment, et réduites à elles-mêmes, s'alimentent d'elles-mêmes sans se dévorer. Pourquoi donc un état analogue serait-il absolument refusé à la nature de l'homme, nature plus haute, capable de s'élever jusqu'à cet empire de l'esprit où réside la liberté? Quand un homme s'est détourné de tout ce qui est terrestre avec une résolution sérieuse et profonde, quand il a rompu et brisé tour à tour les liens du plaisir et tous ceux des affections qui l'enchaînent au monde, pourquoi alors ne se dégagerait-il pas aussi de ces liens du besoin comme par une sorte de compensation? N'en doutons pas; en vertu de ces grands sacrifices volontaires, les racines qui l'attachent matériellement à la terre peuvent aussi se briser et finir même par se dessécher tout-à-fait. Certes, un brisement de ce genre doit être accompagné de souffrances comme tout développement important de notre vie humaine, et nous voyons le commencement de cette crise douloureuse s'annoncer chez le frère Nicolas par une clarté très vive qui, lors de son premier voyage à Liehstall, pénétra tout son intérieur et le fit autant souffrir que si un fer tranchant lui eût ouvert le corps. Mais lorsque cette scission violente eut été opérée en lui, lorsque cette clarté aiguë, pour ainsi dire, lui eut comme mor-

celé toutes ses fibres, il se trouva dégagé et séparé de la terre.

Une vie nouvelle commença pour lui; le regard suspendu entre la terre et Dieu, le saint reconnut sa voie, et chercha dans une union continuelle avec Dieu ce que la nature dès lors lui refusait. Pour remplacer ces racines du corps qui venaient de se dessécher, son âme dut en pousser d'autres d'une sève plus spirituelle, et, tandis que les premières s'enfouissaient toujours plus avant dans la terre, celles-ci au contraire durent s'élever sans cesse vers les régions supérieures, s'attacher intimement à Dieu, et y puiser enfin la nourriture et le soutien d'une vie qui ne recevait plus rien de la nature. C'est ce que confia plus tard avec simplicité le frère Nicolas au prêtre qui l'interrogeait, lorsqu'il lui dit en grand secret qu'il puisait à la sainte messe et durant la communion du prêtre assez de force intérieure pour rester ensuite sans boire ni manger, mais qu'il lui serait impossible de supporter une pareille abstinence sans ce secours surnaturel. Le pain de l'autel, qu'il reçut plus tard trois fois par mois, était devenu sa nourriture unique. Pendant la prière, il respirait, dans les flammes de l'Esprit-Saint, une chaleur de vie plus ardente que l'air terrestre n'eût jamais pu la lui donner. Ainsi les fonctions inférieures qui servent à allumer et entretenir la vie avaient fait place à ces fonctions supérieures qui la conservent d'une manière bien plus efficace, jusqu'à ce qu'enfin la mort rende à la nature ses droits longtemps suspendus pour y met-

tre fin aussitôt, mais cette fois encore à la condition de grandes souffrances. Nicolas de Flue, on le voit, a observé une abstinence sévère et complète de toute nourriture terrestre, mais il s'est nourri dans le Verbe avec plénitude et superflu. Est-ce donc plus inconcevable que de voir aujourd'hui tant d'hommes, honteusement esclaves de leur corps, ne sentir en eux aucun besoin du Verbe, gens inquiets seulement du bien-être de leur vie corporelle, mais sans aucun sentiment de la perte intérieure de leur âme?

J. GERRES.

Munich, à la Saint-Jean 1831.

LE BIENHEUREUX
NICOLAS DE FLUE

ET

LES CONFÉDÉRÉS
A L'ASSEMBLÉE DE STANZ.

TABLEAU DE LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Qu'il soit fait savoir à tous et à chacun que, dans l'année quatorze cent quatre-vingt-sept, vivait un homme du nom de Nicolas de Flue, né et élevé près de la montagne, dans la paroisse de Sachslen; il a abandonné père et frère, femme et enfants, cinq fils et cinq filles, et s'en est allé dans la solitude qu'on nomme le Ranft, où Dieu l'a soutenu sans nourriture ni boisson jusqu'à aujourd'hui où le fait est écrit, c'est-à-dire pendant dix-huit ans. Il a toujours été d'un esprit éclairé, d'une vie sainte, ce que nous avons vu et savons en vérité. Prions donc, afin que, délivré de la prison de cette vie, il soit conduit là où Dieu sèche les larmes aux yeux de ses saints. :

(Extrait du livre de paroisse de Sachslen, écrit du vivant du frère Nicolas.)

CDHF
Haut-Rhin

LE BIENHEUREUX
NICOLAS DE FLUE
ET LES CONFÉDÉRÉS
A L'ASSEMBLÉE DE STANZ ¹.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ASSEMBLÉE DE STANZ ET DU BONHEUR DES SUISSES
A CETTE ÉPOQUE.



la fin de l'an quatorze cent quatre-vingt-un, après la naissance de notre Seigneur, le vendredi d'avant la saint Thomas, les députés de la libre Confédération des pays de la Haute-Allemagne siégeaient, réunis en

(1) Assemblée, en allemand, *Tag*, d'après l'ancienne langue du pays, signifie le jour d'une réunion politique. L'assemblée convoquée au moyen-âge dans quelque une des grandes villes, et présidée par l'empereur, s'appelait *journée d'empire*, Reichstag. (Note du Traducteur.)

grande assemblée à Stanz, dans le pays d'Unterwald. Là s'étaient rendus de partout les hommes qui, par leur bravoure et leur habileté dans les combats, par leur sagesse, leur prudence, leur activité pendant la paix, s'étaient acquis la plus grande considération dans leur patrie : ils avaient à tenir conseil sur des affaires très importantes et très sérieuses.

A cette époque les villes et les Etats de la Confédération suisse se trouvaient au plus haut point de prospérité à la suite de leurs trois batailles mémorables contre les Bourguignons. Six années ne s'étaient pas encore écoulées depuis la première de ces grandes victoires, celle de Granson. Dans cette fameuse journée, les confédérés avaient abattu l'arrogante fierté de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne; sa belle armée, trois fois plus forte que la leur, avait été battue et taillée en pièces par eux : et lui, ce héros vaincu, maître des plus belles et des plus riches provinces en-deçà des Alpes, des deux Bourgognes, de la Gueldre et de la Belgique presque entière; ce guerrier devant qui la France tremblait et auquel la Lorraine n'avait pu résister, s'enfuit du champ de bataille avec cinq compagnons seulement. Quatre cents pièces d'artillerie, six cents bannières et drapeaux, son chapeau ducal, son épée d'apparat, le sceau d'or de sa maison, les trois gros diamants, célèbres dans le monde entier, qui devaient briller plus tard sur les plus puissantes couronnes, enfin un camp qui n'avait point d'égal

en richesse et en magnificence dans la chrétienté, et ne pouvait être comparé qu'aux camps des Turcs, tout cela tomba entre les mains de pauvres montagnards qui, avec l'aide de Dieu, avaient défendu leur liberté contre la cupidité et l'orgueil de l'étranger.

L'année même de cette défaite, le duc, poussé par le ressentiment de l'orgueil blessé, voulut de nouveau mettre sur pied la formidable masse de ses forces. Il ordonna une levée générale; ses sujets durent armer un homme sur six et payer le sixième de leur revenu; et les églises furent obligées de livrer leurs cloches pour en faire des canons. Ce fut dans les plaines de Morat que fut livrée la seconde grande bataille entre le duc de Bourgogne et les Suisses; le premier était soutenu par la Savoie, Milan et l'Italie; les autres avaient pour auxiliaires l'Autriche, les villes d'Alsace, et René, duc de Lorraine, chassé de ses Etats. Les confédérés, prêts à mourir pour leur patrie, combattirent avec leur héroïsme ordinaire, et toute la puissance du Bourguignon ne put en triompher. Son armée, plus forte encore que la première, fut de nouveau mise en déroute après d'énormes pertes, et Charles, le désespoir dans l'âme, s'enfuit une seconde fois, n'ayant avec lui que trente hommes. Les confédérés après leur victoire, se jetèrent à genoux pour prier; puis toutes les trompettes firent entendre de joyeuses fanfares; des messagers, ornés de feuillage verdoyant, parcoururent en toute hâte les villes et les campagnes, et

aussitôt toutes les cloches se mirent en branle pour annoncer ce nouveau triomphe depuis le fond des vallées jusqu'aux chalets solitaires placés au pied de ces glaces éternelles qu'habitent les chamois et les vautours.

La troisième de ces grandes batailles fut livrée par les Suisses près de Nancy, pour leur allié René de Lorraine, chassé de ses Etats par Charles-le-Téméraire. Le Bourguignon dans son désespoir avait rassemblé tout ce qui lui restait de forces; ayant à combattre cette fois des troupes supérieures aux siennes, il se montra digne de ses ancêtres par sa valeur, et vit tomber autour de lui ses fidèles chevaliers. Mais ses efforts furent vains; la bataille fut encore perdue, et Charles, le dernier de sa maison sur le trône de Bourgogne, tomba victime de la trahison. Quelles pensées durent naître dans le cœur des montagnards victorieux en voyant étendu immobile et froid sur une civière cet homme doué de si grands et si beaux talents, et à qui obéissaient les pays les plus florissants! en voyant détruits pour jamais tous les plans de sa vie laborieuse et agitée! Tous étaient saisis de sentiments d'effroi et de pitié à la vue d'une telle destinée. René, en habit de deuil, vint, à la tête de sa cour, rendre les derniers devoirs au mort; il lui prit la main et dit: « Beau cousin! vous nous avez fait beaucoup de mal; Dieu aie votre âme! » Tel fut le langage d'un ennemi généreux, qui respectait le repos des morts. De leur côté les Suisses se retirèrent dans leur patrie,

joyeux de leur victoire, et chargés d'un riche butin.

Ce sont là les trois fameuses journées si fatales aux Bourguignons, si glorieuses pour les Suisses. C'est qu'alors tous les Suisses, peu en peine de leur intérêt personnel, étaient prêts à mourir pour leur patrie commune; c'est que tous restaient fermes et fidèles à leurs serments, et remettaient le reste entre les mains de Dieu, auquel ils demandaient la victoire avant le combat et à qui ils adressaient aussitôt après des solennelles actions de grâce. Quand leur fier ennemi les avait vus d'abord, sur les coteaux couverts de neige de Granson, se jeter à genoux et prier, les bras étendus, au moment de la bataille, il avait ri d'eux; il s'était imaginé que dans leur détresse ils imploreraient sa clémence; mais bientôt il éprouva ce dont est capable un peuple que n'effraie pas le nombre de ses ennemis, parce qu'il est plein de confiance en Dieu et en son bon droit.

La réputation des Suisses devint si grande à la suite de ces succès que les plus puissants princes de l'Europe envoyèrent des ambassadeurs à leurs assemblées et recherchèrent l'amitié de ce pauvre peuple. C'est ainsi qu'on vit paraître dans les négociations faites à Zurich en 1478, pour conclure la paix avec la Bourgogne, des envoyés de l'empereur d'Allemagne, du roi de France, des archiducs d'Autriche, et aussi beaucoup de comtes et de seigneurs, venus de près ou de loin. La Suisse n'avait plus dès lors à redouter aucun ennemi; au con-

traire chacun tâchait d'obtenir son alliance aux conditions les plus avantageuses et les plus honorables pour elle.

Tel était le degré de considération et de prospérité auquel étaient arrivés les confédérés, lorsqu'ils se réunirent à la diète de Stanz.

CHAPITRE II.

DE LA CHUTE DES VIEILLES MŒURS ET DES DISSENSIONS SURVENUES PARMİ LES SUISSES.

Malgré ces brillantes victoires, malgré les marques de respect que les princes avaient données à la Suisse, malgré le bien-être toujours croissant à l'intérieur, les députés des confédérés qui se réunirent à l'assemblée de Stanz, en 1481, n'y portèrent point un visage aussi serein qu'on aurait pu s'y attendre. Ils se lançaient des regards sombres et défiants; à les voir se disputer avec chaleur, on n'eût pas cru que ce fussent là les mêmes hommes qui peu auparavant avaient combattu si loyalement les uns pour les autres et avaient dû à la concorde le succès de leurs efforts. Mais les Suisses d'alors étaient hommes, et les hommes de ce temps étaient à peu près comme les hommes d'aujourd'hui; car le cœur de l'homme est toujours enclin au mal. Précisément cette grande prospé-

rité que Dieu avait accordée aux Suisses pauvres et peu redoutés tourna au malheur des Suisses devenus riches et respectés. C'est qu'il est difficile de rester maître de ses passions quand on peut sans obstacle les satisfaire, et que l'homme conserve plus aisément dans l'adversité qu'au sein du bonheur ces sentiments élevés qui se dirigent constamment vers le ciel et louent Dieu dans l'infortune. L'homme heureux abaisse le plus souvent ses regards vers la terre; il n'est jamais satisfait de ce qu'il possède et les bienfaits de Dieu ne lui laissent pas le temps de penser au bienfaiteur. Mais on ne se livre ordinairement à ces considérations salutaires que quand il est trop tard; on commence à vanter la modération quand on a mangé jusqu'à la dernière obole et qu'il faut de nouveau se résigner au pain et à l'eau.

C'était précisément le cas pour les Suisses; ils avaient encore leurs coffres pleins d'or, et la vieille manière de vivre qui avait rendu leurs pères contents et forts était devenue insipide à leurs yeux. Depuis que l'immense et précieux butin enlevé aux Bourguignons, les contributions de guerre et les paiements faits à divers titres par la France avaient répandu dans le pays des sommes énormes, les Suisses séduits par l'éclat de l'or, avaient perdu quelque chose de leur amour exclusif pour leur pauvre patrie. Le cœur de plus d'un vieux confédéré devait saigner en voyant décliner visiblement les anciens sentiments de loyauté, de simplicité, de crainte de Dieu, et les vieilles mœurs si pures et si respectables, céder de plus en plus la place à la corruption et

au désordre. L'autorité chercha bien à s'opposer aux progrès continuels du mal; ainsi, par exemple, on arrêta dans une assemblée à Baden, pour bannir les pillards de la suite des armées, que l'on pendrait quiconque aurait volé la valeur d'une corde. Cette loi fut appliquée en peu de temps à plus de mille hommes; depuis lors un enfant ou une femme put traverser la Suisse entière avec sécurité, en portant des objets de grand prix. Mais les lois ne conservent jamais longtemps leur vigueur quand le vice a empoisonné les âmes. L'arrogance de la jeunesse était déjà poussée si loin, on avait perdu à un tel point le respect pour le pouvoir, que dans une auberge de Zug des jeunes gens firent, à l'insu de l'autorité, le projet d'une expédition à Genève, pour y exiger le paiement de dettes publiques. Peu de temps après on vit la jeunesse d'Uri entreprendre une guerre injuste contre Milan. Dans ces circonstances, si les Suisses devaient la victoire à leur ancienne bravoure, la chute des mœurs préparait la ruine de la patrie.

Les cœurs des confédérés avaient été déjà tellement refroidis par la jalousie et l'égoïsme, que les membres de l'assemblée de Stanz ne purent pas s'entendre et s'aigriront toujours davantage les uns contre les autres. Il y avait deux partis en présence : celui des villes était aux prises avec celui des campagnes. Les paysans d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden, cantons où avait pris naissance la Ligue des Suisses, faisaient paître en sûreté leurs troupeaux dans de hautes vallées, inaccessibles à l'ennemi; ils ne pou-

vaient que désirer avant tout le repos et la paix, et redoutaient au contraire l'ambition et la cupidité des bourgeois qui pouvaient les entraîner sans nécessité dans des guerres interminables. Ils cherchaient à maintenir la Confédération suisse dans ses anciennes limites, et ils n'étaient pas disposés à renforcer le parti opposé en y laissant entrer de nouvelles villes. Au contraire les villes de Lucerne, de Berne et de Zurich s'efforçaient de faire recevoir Soleure et Fribourg dans la Confédération, parce qu'elles-mêmes étaient trop exposées aux attaques de l'ennemi, à cette époque où la Suisse n'avait pas encore ses frontières naturelles. Ces deux dernières villes avaient combattu fidèlement pour la Suisse dans les guerres contre Charles, et les confédérés, aux jours du danger, leur avaient promis de les admettre dans la ligue. A cette cause de discorde vint encore s'ajouter l'envie qu'excita le partage du butin bourguignon et des subsides étrangers. Ce fut en vain que les cantons de Glaris et de Zug tâchèrent d'interposer leur médiation, et qu'on tint des assemblées en divers endroits pour se concerter; tout cela fut inutile. L'exaspération était arrivée à son comble quand, quelques mois avant l'assemblée de Stanz, Pierre am Stalden, homme considérable de l'Entlibuch, se laissa persuader par le landammann d'Unterwald d'attaquer Lucerne. Pendant la fête de saint Léodegard, la ville devait être assaillie à l'improviste; le conseil des magistrats aurait été forcé d'abattre les murs, et de cette façon Lucerne serait devenu un village qui aurait appartenu dès lors au parti des

paysans. Mais le complot fut découvert avant l'exécution; Pierre am Stalden avoua, et, après délibération des tribunaux, il fut condamné à la roue, comme traître au pays. Cependant, comme son père et son aïeul étaient morts au service de la ville, comme lui-même s'était signalé par sa vaillance dans la guerre des Bourguignons et avait reçu de nombreuses blessures, comme ses enfants, tous en bas âge, inspiraient de la pitié, l'autorité consentit à adoucir la sentence malgré les lois; Pierre fut muni des sacrements de l'Eglise, puis décapité. La ville de Lucerne a célébré le souvenir de ce péril pendant plus de deux siècles (jusqu'en 1713) par une procession solennelle à la fête de saint Léodegard, jour pour lequel l'attaque était projetée.

C'est au milieu de cette exaspération des esprits que les confédérés s'étaient rassemblés une dernière fois à Stanz, afin de s'aboucher encore avant que la rupture n'éclatât; car déjà Unterwald avait songé à une prise d'armes en forme contre Lucerne. Les délégués des cantons ne pouvaient trouver aucun moyen d'accommodement, tant les sentiments étaient devenus opposés à ceux qui dominaient chez les Suisses lors des combats livrés aux Bourguignons; maintenant chacun ne pensait plus qu'à soi et oubliait sa patrie. Le scandale alla si loin que Soleure et Fribourg offrirent généreusement de se désister de leurs prétentions, pour ne pas entraîner la Confédération à sa perte. L'animosité des partis ne fut pas apaisée par une telle concession. Après trois séances de débats furieux, les membres se levè-

rent, le visage enflammé, la colère dans le cœur; ils se séparèrent sans prendre congé les uns des autres, sans se saluer, pour ne se revoir peut-être que dans la mêlée des combats.

CHAPITRE III.

DU BIENHEUREUX FRÈRE NICOLAS (KLAUS); D'ABORD,
DE SON ORIGINE ET DE SA JEUNESSE.

Les confédérés s'étant séparés avec de telles démonstrations d'inimitié, il sembla que c'en était fait de cette alliance éternelle que leurs pères avaient jurée sur le Rutli et qu'ils avaient gardée fidèlement parmi tant de dangers. Un bruit inquiétant se répandit de bouche en bouche; ce que n'avaient pu, disait-on, ni la puissante Autriche, ni l'audacieux Charles de Bourgogne, les dissensions des Suisses allaient l'accomplir; la liberté et le bonheur du pays allaient disparaître. Cette nouvelle qui remplit de tristesse et d'effroi tous les bons citoyens, parvint au curé de Stanz, nommé Henri im Grund. C'était un Lucernois, bon et pieux serviteur de Dieu, plein de zèle pour le bien de sa patrie. Comme il pensait avec inquiétude aux grands dangers dont elle était

menacée, le pieux frère Nicolas, l'ermite du Ranft, lui revint en mémoire. Il se dit que cet homme marchait en présence de Dieu, que la bénédiction divine était avec lui, que tous l'honoraient comme un saint, et qu'il était le seul homme peut-être dont la voix pût se faire encore écouter. L'homme de Dieu se leva donc, prit son bâton, et remontant la vallée d'Enetmoser, il se rendit à travers le Kernwald, à la paisible solitude où résidait le saint ermite.

Laissons pour le moment le bon curé achever sa route avec l'aide de Dieu ; il a presque quatre lieues à faire, et les lieues en Suisse sont d'une bonne mesure. Voyons cependant qui est ce frère Nicolas, et de quelle manière un pauvre ermite est parvenu, dans sa solitude, à acquérir une assez grande autorité pour qu'Henri puisse espérer que sa seule voix réconciliera deux partis ennemis qui ne veulent plus écouter que leurs mauvaises passions.

L'homme qui, à cette époque, non-seulement dans les montagnes de la Suisse, mais encore au loin dans la chrétienté, était connu et vénéré sous le nom de frère Nicolas de Flue, était né dans la vallée supérieure d'Unterwald, soixante-quatre ans auparavant (en 1417), au moment même où les prélats de l'Eglise catholique siégeaient au concile de Constance. La cabane de ses parents était placée dans une contrée paisible et boisée, près de la haute montagne de Sachlen. Non loin est ce beau lac des quatre cantons, qu'entourent de riantes prairies, couvertes d'un gazon épais et semées de fleurs odorantes ; son onde est claire comme un miroir ; on aperçoit

au fond des eaux toutes les plantes aquatiques qui s'y baignent et tous les poissons qui s'y jouent. A l'entour, les montagnes s'élèvent, de ce bassin de cristal qui baigne leur pied, jusque dans les régions azurées de l'air ; sur leur penchant ce sont de tous côtés de jolies huttes de bergers, de sombres forêts qui les protègent, des troupeaux qui y paissent et animent le paysage. Enfin leurs cimes superbes, couvertes d'une neige éternelle, s'élancent à une hauteur immense, dominant tout ce qui les environne. Sur les bords du lac, dans les vallées et sur les collines, sont situés de charmants villages, de belles églises et de modestes chapelles. On voit s'élever mainte croix, comme pieux souvenir, là où s'est faite une bonne action, où s'est commis un crime, ou bien encore là où l'aspect sauvage et effrayant de la nature révèle à l'homme qu'il est coupable et tourne son cœur vers Dieu. Quatre cantons, Uri, Schwitz, Lucerne et Unterwald, pays natal du frère Nicolas, entourent ce beau lac. Tout cela forme un magnifique pays de montagnes, qui remue et élève l'âme humaine par sa grandeur et sa variété ; car tous les contrastes en ces lieux se succèdent rapidement : ici des cascades écumantes ; là des ruisseaux clairs et paisibles ; ici des prés riants ; là des gorges sombres dans la profondeur desquelles le soleil ne pénètre qu'une fois l'année ; à côté de vallées couvertes de populations heureuses et de superbes troupeaux, s'élèvent des rochers déserts et de vastes glaciers que n'a jamais foulés le pied du chasseur de chamois.

C'était là que Nicolas de Flue était né dans une de ces vallées solitaires dont le silence n'est interrompu que par le bruit des clochettes des troupeaux, par le chant sauvage des oiseaux de la forêt et par le murmure des torrents des Alpes. Il descendait d'une famille de bons et pieux bergers où l'on se transmettait de père en fils les anciennes vertus des Suisses, et qui jouissait depuis plusieurs siècles de l'estime et du respect de ses concitoyens. Ses parents avaient une honnête aisance : ils étaient pleins de modération et craignaient Dieu. Ils firent ce qu'avaient fait leurs pères et leurs aïeux, restèrent fermement attachés à la foi de l'Eglise et soumis aux magistrats ; ils élevèrent leurs enfants dans tout ce qui était bon, et prirent de leurs troupeaux un soin infatigable. Puis ils s'endormirent tranquillement et s'en allèrent à Dieu pleins de confiance, car ils avaient marché devant lui aussi fidèlement que les patriarches sur les bords du Jourdain. Le jeune Nicolas grandit sous leur tutelle, et, comme s'en souvenaient encore après sa mort des vieillards de soixante-dix ans, il se montra toujours un enfant pieux et obéissant, observateur fidèle des avis de ses parents, aimant la vérité, doux et affable envers tout le monde. Ce qui le distingua des hommes ordinaires, ce fut, dès les jours de son enfance, la tendance de son esprit, toujours tourné vers la source suprême du bon et du beau. Ceux qui l'entouraient remarquèrent plus d'une fois qu'après le rude travail de toute une journée dans les prairies, comme on revenait le soir au logis, il disparaissait à

la dérobée pour aller prier dans quelque lieu caché ! Son esprit parvint de bonne heure à mortifier assez son corps pour pouvoir se livrer sans distraction aux plus hautes contemplations. Quand quelqu'un, par bienveillance, l'avertissait de ne point ruiner sa santé dans sa jeunesse par des jeûnes aussi rudes, il répondait avec douceur que telle était à son égard la volonté de Dieu. Malgré sa dévotion fervente et austère, il n'était jamais triste et sombre, mais en tout temps affable et joyeux ; et il remplissait tous les devoirs de sa condition. Ainsi croissait ce beau et robuste jeune homme, doué d'une âme forte, d'une intelligence pénétrante et d'un cœur pur où Dieu seul régnait. Dans sa vingt-troisième année il prit les armes, sur l'appel des magistrats, dans la malheureuse campagne contre Zurich ; il le fit encore, quatorze ans plus tard, lors de l'occupation de la Thurgovie, où il commanda comme capitaine une compagnie de cent hommes. Il avait déployé tant de bravoure dans cette guerre que son pays lui décerna comme récompense une médaille d'or. Une circonstance plus honorable encore de la même expédition : c'est que le monastère de la vallée Sainte-Catherine (Catharinathal), près de Diessenhofen, le révère encore aujourd'hui comme son libérateur. Ce fut grâce à ses exhortations que les Suisses renoncèrent à mettre le feu à ce monastère pour en chasser les ennemis, lesquels l'abandonnèrent d'eux-mêmes bientôt après. A la guerre Nicolas portait d'une main son épée, de l'autre son chapelet ; il se montra toujours à la fois guer-

rier sans peur et chrétien miséricordieux, protégeant la veuve et l'orphelin, et il ne permettait pas que les vainqueurs se livrassent à des actes de violence envers les vaincus.

Parvenu à l'âge d'homme, Nicolas se maria pour obéir à ses parents ; il choisit parmi les vierges de la contrée une vertueuse jeune fille, nommée Dorothee Wyszling. Ils vécurent ensemble dans l'union et la paix, et engendrèrent dix enfants, cinq garçons et cinq filles, dont sortit une grande et honorable famille qui ne perdit jamais le souvenir de ses ancêtres ; il existe encore à présent des descendants du bienheureux frère Nicolas. On peut juger aussi combien il prit à cœur l'éducation de ses enfants en apprenant que l'un de ses fils, pendant la vie de son père, obtint la plus haute dignité du pays et qu'un autre l'obtint après sa mort ; il en fit étudier à Bâle et à Paris un troisième qui devint curé de Sachslen. Nicolas lui-même fut élu à l'unanimité gouverneur et juge d'Obwalden ; nous savons de sa propre bouche quelle fut sa conduite dans cette place importante. Le curé Henri Im Grund, son ami, et le directeur de sa conscience, a révélé après la mort de l'ermite ce qu'il lui avait dit un jour à ce sujet. « J'ai reçu de Dieu en partage un esprit droit ; j'ai été souvent consulté dans les affaires de ma patrie ; j'ai aussi prononcé beaucoup de sentences ; mais moyennant la grâce divine, je ne me souviens pas d'avoir agi en quelque chose contre ma conscience. Je n'ai jamais fait acception de personnes, et ne me suis jamais écarté des voies de la justice. » La haute

charge de landammann lui fut décernée par l'assemblée du pays à plusieurs reprises ; mais il craignit cette grande responsabilité, et sans doute il sentait aussi que Dieu lui avait réservé quelque chose d'autre et de plus grand. Nicolas de Flue vivait ainsi depuis cinquante ans dans le monde pour le bien de sa patrie et de sa famille lorsqu'en l'an 1467 un grand changement s'opéra dans son existence.

CHAPITRE IV.

COMMENT NICOLAS DE FLUE PRIT CONGÉ DES SIENS,
ET VOYAGEA EN PÈLERIN SUR LA TERRE ÉTRANGÈRE.

Tandis que Nicolas accomplissait fidèlement tous les devoirs que lui imposait sa condition, il sentit dans son intérieur croître de plus en plus le penchant à mener une vie plus haute avec Dieu dans la solitude. Voici là-dessus le témoignage de son fils aîné, Jean de Flue. « Mon père est toujours allé coucher en même temps que ses enfants et ses domestiques; mais, toutes les nuits, je l'ai vu se lever de nouveau, et l'ai entendu prier dans sa chambre jusqu'au matin. » Maintes fois il se rendit aussi dans le silence de la nuit à la vieille église voisine de Saint-Nicolas, ou en d'autres lieux saints; ces paisibles promenades étaient pour lui les heures les plus heureuses de sa vie. Ce qui le poussa de plus en plus à céder à l'impulsion intérieure de ne plus

vivre que dans la contemplation des vérités éternelles, ce furent de fréquentes visions miraculeuses où Dieu l'engageait à prendre ce parti. Ainsi il vint un jour dans un de ses biens, nommé Bergmatt, pour visiter son troupeau. Il s'agenouilla sur l'herbe et commença, comme c'était son habitude, à prier du fond de son cœur et à considérer les merveilles de la grâce divine.

Alors Dieu lui accorda une vision consolatrice, et il vit un lys odoriférant, blanc comme la neige, sortir de sa bouche et s'élever jusqu'au ciel. Tandis qu'il prenait plaisir au parfum et à la beauté de la fleur, son troupeau se mit à accourir vers lui en bondissant, et il y avait dans le nombre un cheval superbe. Comme il se tournait de ce côté, le lys s'inclina, se courba vers le cheval qui accourut et le lui tira de la bouche. Nicolas reconnut par là que son trésor était dans le ciel, mais que les biens et les joies célestes lui seraient enlevés si son cœur restait trop attaché aux choses de la terre. Une autre fois qu'il vaquait aux occupations de sa maison, il vit venir à lui trois hommes d'un extérieur qui inspirait le respect, et dont les manières et les discours ne respiraient que la vertu. L'un d'eux commença ainsi à l'interroger : « Dis-nous, Nicolas, veux-tu te remettre corps et âme en notre pouvoir? » — Je ne me donne à personne d'autre, répondit-il, qu'au Dieu tout-puissant que j'ai longtemps désiré de servir de mon âme et de mon corps. » A ces mots les étrangers se tournèrent l'un vers l'autre en souriant, et le premier reprit : « Parce que tu t'es donné tout entier

« à Dieu et que tu t'es engagé à lui pour jamais, je te
 « promets que, dans la soixante-dixième année de
 « ton âge, tu seras délivré de toutes les peines de ce
 « monde. Reste donc ferme dans ta résolution et
 « tu porteras dans le ciel une bannière victorieuse au
 « milieu de la milice de Dieu si tu as porté avec pa-
 « tience la croix que nous te laissons. » Après ces
 paroles les trois hommes disparurent. Cette appa-
 rition et d'autres semblables l'affermirent plus que
 jamais dans sa résolution de quitter le monde; il finit
 par la déclarer à sa vertueuse épouse, et la pria de
 lui donner, pour l'amour de Dieu, la permission de
 remplir la vocation que Dieu lui marquait. Elle y
 consentit avec une résignation tranquille, et Nicolas
 se mit alors sérieusement à tout régler dans sa mai-
 son; il assigna à chacun de ses enfans sa part d'héri-
 tage, et donna au troisième, Walther, et à sa pos-
 térité, deux prairies à Melchi comme un bien de fa-
 mille inaliénable. En 1467 il rassembla toute sa
 maison, son vieux père septuagénaire, sa femme,
 ses enfans et ses amis; il parut devant eux, pieds nus
 et tête nue, revêtu seulement d'une longue robe de
 pèlerin, le bâton et le chapelet à la main; il les re-
 mercia pour tout le bien qu'ils lui avaient fait, les
 exhorta pour la dernière fois à craindre Dieu avant
 tout, à ne jamais oublier ses commandemens; puis
 il leur donna sa bénédiction et partit. Il témoigna
 souvent par la suite combien cette séparation lui avait
 été douloureuse, en remerciant toujours Dieu avant
 tout de l'avoir rendu capable de surmonter, pour le ser-
 vir, l'amour qu'il portait à sa femme et à ses enfans.

Nicolas se mit paisiblement en route vers la con-
 trée où Dieu voudrait le conduire; il ne voulait pas
 rester dans son pays, craignant de devenir un sujet
 de scandale, et d'être pris pour un imposteur qui se
 donne une apparence de sainteté. Il ne fit jamais
 ostentation de sa grande piété, mais il la déroba tou-
 jours autant qu'il put aux yeux des hommes. A
 travers les vallées fertiles et les montagnes ver-
 doyantes de sa patrie, il arriva aux limites de la
 Confédération. Etant arrivé non loin d'Aarau, sur
 le Hauenstein, qui séparait alors la Bourgogne de la
 Suisse, à un endroit où il pouvait voir au-delà des
 frontières la petite ville de Liechtstall, il eut une
 vision merveilleuse. La ville, avec ses maisons et
 ses tours, lui parut entourée de flammes. Effrayé
 de ce spectacle, il regarda autour de lui et s'entretint
 avec un paysan qu'il trouva dans une métairie. C'é-
 tait un bon et honnête campagnard, auquel, après
 d'autres entretiens, il découvrit sa résolution, en le
 priant de lui indiquer un lieu retiré pour l'accomplir.
 Cet homme trouva le projet bon et louable, mais lui
 conseilla de rester dans sa patrie, parce que les con-
 fédérés n'étaient pas toujours bien accueillis partout:
 on pourrait, ajouta-t-il, le voir de mauvais œil et
 troubler sa retraite; d'ailleurs il y avait assez de dé-
 serts en Suisse pour pouvoir y servir Dieu en paix.
 Le frère Nicolas remercia son hôte de ce bon avis et
 reprit le même soir le chemin de son pays. Il passa
 la nuit dans un champ en plein air, pria Dieu de l'é-
 clarer et médita sur le but de son pèlerinage. Bien-
 tôt il s'endormit, le cœur toujours triste; mais voilà

tout à coup qu'il se vit entouré d'une vive clarté; il lui sembla qu'un lien le ramenait vers sa patrie. Cette clarté surnaturelle pénétra tout son intérieur et le fit souffrir comme s'il avait senti le tranchant d'un couteau.

Depuis la vision qu'il eut à cette place où il existe encore aujourd'hui une chapelle avec son portrait, Nicolas de Flue, pendant les vingt ans qu'il vécut encore, ne prit plus d'autre aliment ni d'autre boisson que le Saint-Sacrement qu'il recevait tous les mois. Cela se fit par la grâce du Dieu tout-puissant qui a créé de rien le ciel et la terre et peut les conserver comme il lui plaît. Ce miracle, comme le dit Jean de Muller, le grand historien de la Confédération suisse⁽¹⁾ « fut examiné pendant sa vie, raconté au loin, livré à la postérité par ses contemporains, et tenu pour incontestable, même après le changement de confession religieuse. »

(1) Histoire de la Suisse, tome VI, page 501.

CHAPITRE V.

COMMENT LE FRÈRE NICOLAS REVINT DANS SA PATRIE,
ET Y COMMENÇA DANS LA SOLITUDE
SA VIE MIRACULEUSE.

Le lendemain matin le frère Nicolas se leva, et alla le même jour, sans s'arrêter, jusqu'au Melchthal, sa patrie. Comme il avait fait vœu de pauvreté perpétuelle, il ne rentra point dans sa maison, mais se rendit dans un de ses pâturages appelé le Kluster. Là il se fit une petite cabane de branches et de feuillages sous un mélèze vigoureux, au milieu d'épais buissons d'épines. Il resta là, sans que personne le sût, jusqu'au huitième jour, ne mangeant ni ne buvant, mais absorbé dans la prière et la méditation des choses divines; c'est alors que quelques chasseurs le découvrirent en poursuivant le gibier dans ce désert. Ils en parlèrent à son frère, Pierre de Flue, qui vint le supplier de ne pas se laisser mourir de faim dans

une solitude aussi sauvage. Le frère Nicolas l'engagea à être sans inquiétude à son égard, parce qu'il n'avait encore éprouvé aucun mal jusqu'ici. Cependant, pour ne pas avoir l'air de tenter Dieu, il fit appeler secrètement un vénérable prêtre, curé à Kerns, Oswald Isner. Celui-ci a rendu le témoignage suivant après la mort de l'ermite, comme on peut le lire dans le livre de la paroisse de l'an 1488 : « Quand le frère Nicolas eut commencé à s'abstenir d'aliments naturels, et qu'il eut passé ainsi onze jours, il m'envoya chercher, et me demanda secrètement s'il devait prendre quelque nourriture ou continuer son épreuve. Il avait toujours désiré de pouvoir vivre sans manger pour se séparer du monde d'autant mieux. J'ai touché quelquefois ses membres, où il ne restait que peu de chair ; tout était desséché jusqu'à la peau ; ses joues étaient absolument creuses et ses lèvres amaigries. « Quand j'eus vu et compris que cela ne pouvait venir que de la bonne source de l'amour divin, j'ai conseillé au frère Nicolas de persister dans cette épreuve aussi longtemps qu'il pourrait la supporter sans danger de mort, puisque Dieu l'avait soutenu sans nourriture pendant l'espace de onze jours. C'est ce que fit le frère Nicolas ; dès ce moment jusqu'à sa fin, c'est-à-dire environ vingt ans et demi, il continua à n'user d'aucune nourriture corporelle. Comme le pieux frère était plus familier peut-être avec moi qu'avec tout autre, je l'ai mainte fois accablé de questions et lui ai fait les plus vives instances pour savoir comment il soutenait ses forces. Un jour, dans sa cabane, il me dit en grand secret que, quand il assis-

tait à la messe et que le prêtre communiait, il en recevait une force qui seule lui permettait de rester sans manger et sans boire, autrement il ne pourrait y résister. »

Quand le bruit de cette vie miraculeuse se fut répandu, une foule de personnes accoururent de tous côtés pour voir l'homme que Dieu avait honoré d'une telle grâce et pour s'en convaincre par leurs propres yeux. On peut bien penser qu'aucun bûcheron n'allait abattre un arbre dans ce canton, aucun berger visiter ses prairies, sans chercher l'entretien du merveilleux habitant de la solitude. Sa vie calme en fut tellement troublée qu'il voulut chercher un refuge plus isolé encore et moins accessible aux hommes. Après avoir parcouru dans cette vue plusieurs vallées des plus sauvages, il vit enfin, au-dessus d'une gorge sombre, à travers laquelle la Melch se précipite en mugissant, descendre du ciel quatre lumières étincelantes, comme des cierges allumés. Obéissant à ce signe de la volonté de Dieu, il se bâtit là une petite hutte entourée d'épais taillis, située seulement à un quart de lieue de distance de sa femme et de ses enfants. Mais cette même année ses voisins, les habitants d'Obwalden, édifiés par sa vie sainte, et sachant par toute sa vie passée qu'il n'était ni un vain enthousiaste ni un imposteur, lui bâtirent une chapelle avec une cellule aussi petite qu'il la voulait avoir, et lui en firent présent pour lui marquer leur attachement. Le frère Nicolas entra dans cette nouvelle demeure et y continua à servir Dieu de tout son corps et de toute son âme.

Cependant la renommée de sa vie extraordinaire et surnaturelle retentit au loin, et bien des hommes se refusèrent à croire qu'un homme pût vivre miraculeusement de la seule grâce du Dieu tout-puissant. Tandis que ceux-ci regardaient sa vie comme une imposture, beaucoup d'autres y ajoutèrent foi. Vou-
lant vérifier le fait, les magistrats envoyèrent des gardes qui pendant un mois occupèrent jour et nuit toutes les avenues de cette retraite, afin que personne n'y portât des vivres. Thomas, évêque suffragant de Constance, soumit le frère à une épreuve analogue quand il consacra la chapelle, et après lui l'évêque Othon visita aussi le silencieux ermitage. L'archiduc Sigismond d'Autriche envoya dans le même but son médecin, le savant et habile Burkard de Horneck, afin qu'il observât attentivement Nicolas durant plusieurs jours et plusieurs nuits. Frédéric III, empereur d'Allemagne, lui envoya aussi des délégués pour l'examiner; mais toutes ces perquisitions et recherches ne servirent qu'à confirmer la vérité; tous ceux qui le visitèrent furent tellement frappés de la piété et de l'humilité de ce serviteur et ami de Dieu que tous leurs doutes s'évanouirent, et qu'ils se séparèrent de lui pénétrés du plus profond respect, pour aller annoncer ce miracle à toute la chrétienté. Nicolas lui-même ne s'en vanta jamais: il croyait que Dieu lui avait fait une bien plus grande grâce en le rendant capable de triompher de son amour pour les siens, en lui faisant obtenir leur consentement à sa renonciation au monde, et en ne lui

laissant pas éprouver trop vivement le désir de retourner auprès d'eux. Quand on lui demandait comment il pouvait exister sans rien manger, il avait pour coutume de répondre: « Dieu le sait! »

CHAPITRE VI

DE LA VIE SAINTE QUE LE FRÈRE NICOLAS MENA DANS LA
RETRAITE ET DE LA HAUTE CONSIDÉRATION DONT
IL JOUIT CHEZ LES GRANDS ET PETITS.

Quand les confesseurs se réunissent à saint Nicolas, il a déjà plusieurs années que Nicolas vivait paisiblement dans la solitude, en l'honneur de Dieu et pour le salut des hommes. Seulement le dimanche et les jours de fête, il abandonnait sa cellule et allait, comme tous les enfants de la paroisse, au service divin dans l'église de Sacklar, ne voulant rien être distingué des autres. De même on le voyait se rendre annuellement à Lucerne pour la grande procession, et visiter les lieux de célébrité pélagiennes ainsi que ceux où l'Église accordait quelque indulgence. Quand la route lui fut devenue trop pénible à cause de son âge avancé et que les riches dans des terres pieuses lui permirent de fonder dans

CHAPITRE VI.

DE LA VIE SAINTE QUE LE FRÈRE NICOLAS MENA DANS LA
RETRAITE, ET DE LA HAUTE CONSIDÉRATION DONT
IL JOUIT AUPRÈS DES GRANDS ET DES PETITS.

Quand les confédérés se réunirent à Stanz, il y avait déjà quatorze années que Nicolas vivait paisiblement dans la solitude, en l'honneur de Dieu et pour le salut des hommes. Seulement, le dimanche et les jours de fête, il abandonnait sa cellule et assistait, comme tous les enfants de la paroisse, au service divin dans l'église de Sachslen, ne voulant en rien être distingué des autres. De même on le voyait se rendre annuellement à Lucerne pour la grande procession, et visiter les lieux de célèbres pèlerinages ainsi que ceux où l'Eglise accordait quelque indulgence. Quand la route lui fut devenue trop pénible à cause de son âge avancé et que les riches dons des personnes pieuses lui permirent de fonder dans

cette solitude le service d'un chapelain, il entendit tous les jours la messe dans sa propre chapelle: il s'y confessait et recevait là la sainte communion trois fois par mois.

Du reste tous ses jours se ressemblaient, s'écoulant dans une paix profonde que ne pouvaient altérer les passions basses des hommes charnels: telles sont les cimes élevées des monts de sa patrie, qui souvent resplendissent des rayons éclatants du soleil, quand à leurs pieds d'épais nuages se sont abaissés sur les vallées.

Il consacrait au service de Dieu tout le temps qui s'écoulait depuis minuit jusqu'à midi; c'était alors qu'il priait, qu'il considérait la miséricorde de Dieu dans le gouvernement du genre humain; c'est alors qu'il méditait avant tout la vie et la Passion de Jésus-Christ notre Sauveur, qui, comme il le disait, lui communiquait une force miraculeuse, une nourriture surnaturelle. Il ne possédait aucun livre; mais voici, entre autres prières qui échappaient aux élans de son cœur, celle qu'il ne manquait pas de dire chaque jour.

« O Seigneur! enlevez tout ce qui m'éloigne de vous. — O Seigneur! faites-moi don de ce qui mène à vous. — O Seigneur! enlèvez-moi à moi-même, et donnez-moi tout-à-fait à vous. »

Le sujet de cette courte oraison, c'est-à-dire le désir de devenir sans cesse plus semblable à Dieu, de devenir saint comme le Père qui est dans les cieux, était le but unique de toute sa vie.

Souvent, au milieu de ses prières et de ses médi-

tations l'ardeur de la contemplation l'emportait dans un monde supérieur; devant cette vive lumière ses yeux corporels se fermaient, les yeux intérieurs de son âme s'ouvraient, ses regards pénétraient cet autre monde, qui rayonne de la magnificence divine. Dans ces heures d'extase où son âme veillait, il ressemblait extérieurement à un homme endormi ou mort. Un jour ceux qui le trouvèrent dans cet état l'ayant éveillé et lui ayant demandé ce qui lui arrivait, ce qu'il faisait, il répondit qu'il avait été bien loin, et qu'il avait eu des jouissances infinies.

Pendant le reste de la journée, de midi jusqu'au soir, il recevait ceux qui le visitaient, ou bien, quand le temps était beau, il parcourait les montagnes en priant, visitait son ami le frère Ulrich, et s'entretenait avec lui des choses célestes. Ulrich était un gentilhomme allemand, originaire de Bavière, qui, après des aventures inconnues, avait quitté le monde pour se fixer auprès de Nicolas dans cette solitude. Etabli dans le creux d'un rocher, il y menait une vie semblable; seulement il ne pouvait se passer d'aliments, et de pieux campagnards le pourvoyaient. Le soir, le frère Nicolas reprenait ses prières; puis il allait prendre un repos bien court sur sa couche, qui ne consistait qu'en deux planches avec un morceau de bois ou une pierre pour oreiller; il se réveillait bientôt pour prier encore.

Le nombre de ceux qui visitèrent cet homme si parfaitement séparé du monde devint bientôt infini. Sa vie sainte et miraculeuse inspirait à tous les chrétiens, sans distinction de rang, une telle confiance

dans la force de ses prières et dans la vertu de ses conseils que dans les cantons suisses, ou ailleurs, quiconque avait le cœur malade, quiconque désirait un sage avis dans des affaires publiques ou privées, allait trouver le frère Nicolas dans son asile, trouvait auprès de lui des conseils et des consolations, et se recommandait à ses prières. Généraux et hommes d'état, évêques et savants, ne croyaient pas au-dessous de leur dignité de visiter dans ces gorges sauvages ce pauvre ermite qui ne savait ni lire ni écrire; ils s'étonnaient de sa sagesse si simple et de son regard clair et profond sur les choses divines et humaines. Tous ceux qui de près ou de loin se rendaient en pèlerinage à Einsiedeln pour y invoquer la sainte Mère de Dieu ne croyaient pas pouvoir revenir en paix dans leurs foyers s'ils n'avaient auparavant visité et entretenu le frère Nicolas. Sigismond, duc d'Autriche, et Eléonore, son épouse, fille du roi d'Ecosse, lui envoyèrent en signe de leur vénération un riche ornement d'autel pour sa chapelle. D'autres grands personnages le visitèrent ou lui envoyèrent leurs délégués. Dès cette époque, Albert de Bonstetten écrivit sa vie pour le roi de France, Louis XI.

Nicolas se montrait toujours, dans ses discours comme dans toute sa conduite, bon et affable envers ceux qui le visitaient; il leur présentait la main quand ils entraient et sortaient. Il appelait les hommes mon fils, les femmes, ma fille; au moment de la séparation, il disait toujours: Prie pour moi, mon fils! Il ne refusait audience qu'à ceux qu'il savait venir à lui, non avec droiture et avec l'intention de devenir

meilleurs, mais par vaine curiosité, pour le tenter comme les Pharisiens. Il reconnaissait très bien ces hommes; car, grâce à sa vie pure et toute en Dieu, l'Esprit-Saint rendait son regard si éclairé et si perçant qu'il pouvait voir jusque dans les profondeurs de l'âme humaine et que les pensées des hommes ne pouvaient lui rester cachées. On nous a transmis à ce sujet plusieurs récits pleins d'intérêt; en voici un que nous a conservé son contemporain, le savant abbé de Sponheim, Jean de Trittenheim; voici comment il s'exprime dans ses annales d'Hiersau, où il annonce la mort du saint homme. « Le frère Nicolas a été de notre temps un anachorète vraiment merveilleux; il a longtemps habité dans la solitude et n'a rien mangé pendant l'espace de vingt années. La postérité sans doute s'en étonnera; les uns nous accuseront de mensonge, les autres d'ignorance; mais quant à ce fait, nous ne l'avons pas trompée et nous n'ignorons pas la vérité. C'est un fait qui est constaté par le témoignage de plus de cent mille personnes, et ce ne sont pas seulement des hommes du peuple, des Suisses ou des Lucernois, ses compatriotes, mais encore les plus grands princes, comme les papes Sixte IV, Innocent VIII, l'empereur Frédéric III, Sigismond, archiduc d'Autriche, l'évêque de Constance Thomas, et beaucoup d'autres papes, ducs et prélats; lesquels ont examiné la vérité de ce fait ou personnellement ou par des envoyés, et l'ont trouvé authentique. Aucun de ceux qui viendront après nous ne pourront donc révoquer la chose en doute et la regarder comme controuvée; il est au-

jourd'hui reconnu publiquement, et constaté par le témoignage de presque toute la nation allemande, que l'ermite Nicolas, dans les vingt dernières années d'avant sa mort, n'a absolument rien mangé, qu'il possédait des connaissances au-dessus de son état, qu'il pouvait révéler les mystères les plus profonds de la sainte Ecriture, et qu'il a prédit beaucoup de choses qui se sont accomplies. Citons-en un exemple qui puisse donner une idée du reste.

« Nous connaissons un abbé de notre ordre, homme religieux et savant, mais trop attaché aux choses temporelles et aux biens de ce monde. Ayant été chargé par le chapitre provincial de visiter les monastères de notre ordre dans le diocèse de Constance, il voulut voir le fameux anachorète plutôt par curiosité que par piété. Conrad, abbé de Wiblingen, dans le même diocèse, homme recommandable et véridique, l'accompagna dans cette visite, et c'est de lui que nous tenons ce trait. Quand ils furent arrivés auprès de Nicolas, le premier chercha à l'éprouver par des discours de tout genre, et se mit à l'interroger sur divers points de l'Ecriture sainte, quoiqu'il sût bien que l'ermite ne se mêlait pas de science.

« Celui-ci répondit à tout sans embarras, se montra toujours très humble, et ne donna aucun signe d'impatience, quoique serré de près par l'abbé qui voulait absolument savoir ce qu'il y avait de caché en lui. Parmi les nombreuses questions dont cet abbé l'accabla, il se prit à lui dire: « Tu es donc l'homme qui se vante de n'avoir rien mangé pendant tant d'années? — Mon père, repartit le solitaire, je n'ai jamais dit,

je ne dis pas encore que je ne mange rien. » Son interlocuteur le pressa de nouveau, dans la vue de pousser à bout sa patience, et la conversation tomba sur l'avarice; il demanda à Nicolas: « Qu'est-ce que l'avarice?— Pourquoi me questionnez-vous sur l'avarice, répondit-il, moi qui suis ignorant et qui n'ai rien, ô vous, homme riche et instruit, qui non-seulement savez mieux que moi, mais encore qui avez éprouvé ce que peut l'avarice dans le cœur de l'homme? L'année dernière, c'est en cédant à l'avarice que vous avez acheté à bas prix vingt-sept mesures d'excellent vin pour les revendre plus cher à la fin de l'année. Mais votre évêque vint opposer sa propre cupidité à la vôtre en faisant enlever tout le vin à vous et à votre acheteur, malgré votre résistance, et en le faisant transporter dans ses caves; il ne vous en a pas donné et ne vous en donnera jamais un denier. Ces preuves d'avarice sont écrites sur votre front, ensevelies dans votre cœur, et vous avez la douleur de les connaître. »

« L'abbé fut troublé et frappé au cœur par ce discours, au point qu'il ne trouva rien à répondre. En effet, qui aurait pu se défendre de surprise en entendant un homme si simple révéler ce qui était arrivé à soixante milles de là, et ce qu'il n'avait pu apprendre de personne dans sa sauvage solitude. Assurément il n'avait pas appris cela d'une bouche humaine, mais par une révélation de l'Esprit-Saint qu'il servait de tout son cœur. Voici comment les choses s'étaient passées. L'abbé dont on a parlé avait, en automne, acheté des vigneronns vingt-sept mesures de vin

chacune à six florins du Rhin; l'année suivante le prix du vin augmenta, et il le vendit à un bourgeois de Nuremberg pour vingt-quatre florins la mesure. L'évêque qui l'apprit se laissa persuader par les conseils d'hommes pervers d'enlever le vin avant que l'acheteur eût préparé sa voiture et de le conduire par bateau dans ses caves. Ce vin n'avait pas séjourné dans le monastère, mais dans le petit village où l'abbé avait acheté l'abbé. L'avarice avait ainsi puni l'avare; c'est ce qui fut révélé au saint ermite aimé du Seigneur. »

Ainsi finit la narration du célèbre Jean de Tritenheim; mais on nous a conservé encore bien d'autres entretiens et exhortations dont profitèrent ceux qui visitaient Nicolas et qui sont salutaires pour tout chrétien. Quand, par exemple, des artisans lui demandaient comment ils devaient commencer à gagner la vie éternelle, et s'ils ne devaient pas se réfugier dans la solitude, il leur répondait avec bonté et douceur que chacun doit faire honnêtement et loyalement son ouvrage, son métier, ses occupations, quelles qu'elles soient, ne pas surfaire, ne tromper personne, et ne pas négliger les intérêts du présent sous prétexte de travailler à la vie éternelle. « On doit dans l'état de mariage, disait-il, diriger sa maison dans la crainte de Dieu, et remplir avec droiture la charge à laquelle on a été appelé; de cette manière on parvient à une existence aussi heureuse qu'en habitant une cellule au milieu des forêts. Le chemin de la solitude n'est pas le seul qui aboutisse au ciel; ce n'est ni la vocation ni le salut de chacun de vivre

dans le désert comme saint Jean-Baptiste.» Lui demandait-on quelle conduite il y avait à tenir en matière de foi et quant aux commandements et aux préceptes divins, il exhortait à se laisser instruire dans la doctrine chrétienne par les pasteurs des âmes, à l'écouter avec un cœur pur, à en remplir les devoirs de toutes ses forces. « Si quelquefois, disait-il, il arrive malheureusement que la vie du prêtre est en opposition avec la doctrine qu'il enseigne, il n'y a là pour vous aucun motif de désobéir à ses instructions; car vous buvez l'eau douce et agréable de la même fontaine, soit qu'elle vous arrive par des tuyaux de plomb ou de cuivre, ou par des tuyaux d'argent et d'or; de même vous recevrez par l'entremise de mauvais prêtres les mêmes grâces, les mêmes dons de Dieu, pourvu qu'auparavant vous vous en rendiez dignes. »

Nicolas engageait les Suisses, avec un mélange de douceur et de sévérité, à conserver la simplicité et les mâles vertus de leurs aïeux, leur amour fraternel, leurs sentiments chrétiens, leur attachement à l'Eglise. Il faisait une allusion prophétique à la réforme qui éclata bientôt après sa mort, lorsqu'il disait : « Il va venir un temps malheureux de révolte et de dissensions dans l'Eglise. O mes enfants ! ne vous laissez séduire par aucune innovation ! Ralliez-vous et tenez ferme; restez dans la même voie, dans les mêmes sentiers que nos pieux ancêtres; conservez et maintenez ce qu'ils nous ont enseigné. C'est ainsi que vous résisterez aux attaques, aux ouragans, aux tempêtes qui vont s'élever avec tant de violence. »

Nicolas ne pouvait souffrir qu'on le louât à cause de sa sainteté; un jour qu'un pèlerin le saluait du nom de bienheureux, il repartit : « Ne me nommez pas ainsi, mon fils ! Dieu seul peut déclarer bienheureux. »

Conformément à son vœu il ne rentra plus jamais dans sa propre maison; seulement quelquefois il faisait venir sa femme et ses enfants pour leur inculquer de salutaires enseignements et les exhorter à consacrer leur vie entière à Dieu et à son service avec toute espèce de piété et de zèle.

L'impression de ses exhortations sur le cœur de ses auditeurs devait être irrésistible, lorsqu'on pense avec quels sentiments ils entraient dans la cellule d'un homme que chacun pouvait regarder comme un miracle vivant pour fortifier sa foi, et duquel rayonnait si vivement la clarté intérieure que tous ceux qui l'abordaient étaient, au premier coup d'œil, saisis par l'éclat merveilleux de ses yeux et profondément ébranlés. Cela venait sans doute du sentiment qu'on avait qu'il pouvait pénétrer jusqu'au fond des cœurs.

C'est ainsi que brillait le pieux frère Nicolas, semblable à une lumineuse étoile du matin, astre de paix et d'amour pour conduire tout le peuple chrétien sur le chemin du salut; celui qui avait abandonné femme et enfants devint bientôt le père d'une bien plus grande famille, c'est-à-dire de tous les pauvres et de tous les affligés. « Aimez-vous mutuellement, leur disait-il, car la charité est la mère de toutes les vertus dans le ciel et sur la terre. » Des hommes de tout âge, de

toute condition, écoutaient avec vénération ce saint prédicateur d'une sainte doctrine.

On ne doit donc pas s'étonner que le curé Henri Im Grund eût mis son dernier espoir dans le frère Nicolas. Nicolas était celui qui avait conseillé aux confédérés cette dernière réunion à Stanz pour y mettre fin à leurs malheureuses dissensions. Voyons maintenant comment le zélé prêtre réussit dans sa démarche.

CHAPITRE VII.

COMMENT LE FRÈRE NICOLAS PARUT DEVANT LES DÉPUTÉS
DE LA CONFÉDÉRATION, ET LES EXHORTA
A LA PAIX ET A LA CONCORDE.

La nuit était déjà avancée quand le curé Henri arriva devant l'ermitage. La cellule où le pieux frère habitait depuis près de vingt ans était tellement basse qu'il en touchait la voûte avec la tête; elle n'avait que trois pas de longueur, et la moitié en largeur; à droite et à gauche il y avait de petites fenêtres grandes comme la main; une porte et une petite fenêtre donnaient sur la chapelle. C'était par là que Nicolas saluait ordinairement ceux qui le visitaient. On n'y voyait d'autre meuble qu'un lit où il reposait avec une mauvaise couverture grise et une pierre ou un morceau de bois pour oreiller.

Le bon curé expliqua au frère le grand péril où l'on était; il lui dit comment l'assemblée, que lui-

même avait conseillée pour pacifier les esprits, avait eu une issue déplorable, et que les choses les plus graves étaient à craindre; il l'engagea au nom de Dieu à venir secourir sa pauvre patrie dans ce pressant danger.

Le frère Nicolas répondit avec la gravité calme qui lui était ordinaire: «Retournez à Stanz en toute hâte et dites aux envoyés de la confédération que le frère Nicolas aurait quelque chose à leur proposer.»

Le curé, plein d'espoir, reprit son pénible chemin avec toute la vitesse possible; il courut dans toutes les hôtelleries où les députés s'apprêtaient à partir, et les conjura, les larmes aux yeux, de se réunir de nouveau au nom de Dieu et du frère Nicolas, et d'écouter une dernière fois les conseils et les propositions du pieux ermite. Ils cédèrent à la voix du curé, et quelques heures après le frère parut au milieu d'eux.

Malgré son grand âge, Nicolas avait fait sans se reposer cette route longue et difficile; on vit sa belle et majestueuse figure, que les ans n'avaient point encore altérée, s'avancer à travers le bourg de Stanz jusqu'à la maison de ville. Il portait, selon son habitude, son simple habit de couleur foncée qui lui tombait jusqu'aux pieds; il tenait d'une main son bâton, de l'autre son chapelet; il était pieds nus, et tête nue comme toujours. Ses cheveux noirs, que l'âge avait déjà commencé à blanchir, tombaient sur ses épaules le long de son visage vénérable, sa barbe était partagée en deux touffes. Lorsque ce saint homme, se confiant dans la puissance de Dieu, entra

dans la salle devant tous les confédérés, lorsqu'ils virent la paix qui brillait sur son visage, et le vif éclat de ses yeux où rayonnait une lumière supérieure, lorsqu'ils les eut salués amicalement, toute l'assemblée se sentit saisie d'une vénération profonde pour l'humble serviteur de Dieu; elle se leva spontanément et s'inclina devant le frère Nicolas.

Voici en quels termes il commença à leur parler avec sa voix grave, accentuée, retentissante:

« Chers seigneurs, fidèles confédérés! soyez salués au nom de Jésus! Mon bon père m'a envoyé ici pour que je vous harangue à propos de vos discordes qui peuvent entraîner la ruine de la patrie. Je suis un homme pauvre et sans lettres; mais je veux vous donner conseil dans toute la sincérité de mon cœur, et je vous parle comme Dieu m'inspire. Je vous souhaite beaucoup de bien; et si j'étais capable de vous en faire un peu, je voudrais que mes paroles vous portassent à la paix. O chers confédérés! traitez vos affaires avec de bons sentiments; car un bien amène l'autre. Songez que c'est à une constante union que vous et vos pères devez votre prospérité. Maintenant que, grâce à la concorde qui régnait parmi vous, Dieu vous a accordé de si belles victoires, voudriez-vous, par jalousie et par cupidité, pour un partage de butin, vous séparer et vous perdre réciproquement? Gardez-vous bien de toute dissension, de toute défiance; en Dieu on doit toujours trouver la paix: Dieu qui est la paix même n'est sujet à aucun changement; mais la discorde est sujette au changement et elle détruit tout.

« C'est pourquoi je vous en conjure, chers confédérés des campagnes! recevez dans votre alliance les deux bonnes villes de Fribourg et de Soleure: elles vous ont prêté un fidèle secours dans le danger; elles ont souffert avec vous par la bonne et par la mauvaise fortune; elles ont beaucoup perdu pour votre cause. Je ne veux pas seulement vous exhorter et vous conseiller; mais je vous supplie instamment, parce que je sais que c'est la volonté de Dieu. Il viendra un temps où vous aurez bien grand besoin de son secours et de son appui.

« Et vous, confédérés des villes! renoncez à ces droits de garantie que vous avez établis avec ces deux villes; car ils sont une cause de discorde. N'étendez pas trop loin le cercle de la confédération, afin de maintenir d'autant mieux la paix et l'unité, et de jouir en repos de votre liberté si chèrement achetée. Ne vous chargez pas trop d'affaires à l'extérieur et ne vous alliez pas avec des puissances étrangères.

« N'acceptez, ô chers confédérés! ni présents ni subsides d'argent, afin de ne point paraître avoir vendu votre patrie pour de l'or, afin que la jalousie et l'égoïsme ne germent point parmi vous et n'empoisonnent pas vos cœurs. Conservez dans toutes vos relations votre équité naturelle; partagez le butin selon les services, les terres conquises d'après les localités. Ne vous laissez jamais entraîner à des guerres injustes par espoir du pillage; vivez en paix et en bonne intelligence avec vos voisins; s'ils vous attaquent, défendez vaillamment la patrie et

combattez en hommes de cœur. Pratiquez la justice à l'intérieur, et aimez-vous les uns les autres comme des alliés chrétiens. Que Dieu vous protège et soit avec vous pendant toute l'éternité! »

Ainsi parla le frère Nicolas, et Dieu donna sa grâce aux paroles du saint anachorète, dit le vieux et digne chroniqueur Tschudi, au point qu'en une heure toutes les difficultés furent aplanies.

Toutes les passions basses durent se taire de honte devant les avis sévères d'un homme qui paraissait devant cette assemblée comme un prophète envoyé de Dieu, la main levée vers le but de l'homme, l'éternité et le ciel. Les confédérés, d'après son conseil, reçurent dans leur ligue les villes de Fribourg et de Soleure; les anciens traités d'alliance furent confirmés, et on les consolida en leur donnant pour bases de nouvelles lois reçues à l'unanimité. La pacification de tous les cantons de la Suisse, le maintien de l'ordre public et du pouvoir des magistrats contre les perturbateurs, le partage du butin d'après la règle qu'avait donnée le frère Nicolas, tels furent les points sur lesquels tombèrent d'accord le jour même ces confédérés qui avaient lutté si longtemps et avec tant d'animosité. Ce bonheur inespéré était dû à la sainteté du frère Nicolas avec lequel était la bénédiction de Dieu.

Le frère retourna le soir même dans son paisible ermitage. A Stanz on mit les cloches en branle; ce concert de jubilation retentit d'un lieu à l'autre le long des lacs et des vallées, à travers les villages et les villes de toute la Suisse, depuis les hauteurs du

Saint-Gothard couvert de neige jusqu'aux plaines riantes de la Thurgovie. Il y eut partout autant de joie et d'allégresse qu'après les victoires de Granson et de Morat. C'était à juste titre : là les confédérés avaient sauvé leur patrie des ennemis étrangers; ici ils la sauvaient de leurs propres passions. Leur vrai libérateur, qui leur avait fait remporter cette grande victoire sur eux-mêmes, était le pauvre frère Nicolas; tous le reconnurent et le louèrent comme leur sauveur. Dans les lettres authentiques que chaque délégué rapporta de l'assemblée de Stanz dans son lieu natal, on lit : « Tous les envoyés doivent en premier lieu faire connaître à leur pays la fidélité, la sollicitude, le dévouement qu'a montrés le pieux frère Nicolas dans toute cette affaire; et c'est à lui qu'on doit rendre grâces de ce qui s'est fait. »

CHAPITRE VIII.

DES DERNIERS TEMPS DE LA VIE DU SAINT,
ET DE SA MORT BIENHEUREUSE.

Les villes et les campagnes de la confédération, avant tout Soleure et Fribourg, satisfaites de l'heureuse fin de leurs dissensions, en témoignèrent au frère toute leur reconnaissance en lui envoyant des lettres de remerciement et des dons précieux. Il n'accepta ces derniers que quand ils étaient destinés à orner la chapelle qu'il voulait fonder dans sa solitude; car il ne voulait pas qu'on l'honorât, mais Dieu seul comme l'auteur de tout bien. D'après cela les habitants de Soleure lui envoyèrent vingt florins d'or pour fonder une messe à perpétuité; Fribourg fit de même. Berne lui envoya son courrier avec une lettre d'actions de grâces et un beau présent. La réponse que le frère adressa à cette ville, par l'entremise de son fils Jean, existe encore aujourd'hui

dans les archives de Soleure, à qui elle fut donnée par Berne. Soleure témoigna aussi sa reconnaissance au curé Henri Im-Grund qui avait fait venir le frère à Stanz. La lettre écrite à ce sujet, et qui nous a été conservée, figure ici en souvenir de cet homme de bien; telle est sa teneur :

*Au vénérable et savant sieur N..., prêtre à Stanz,
mon très aimé seigneur et maître.*

« Vénérable et savant seigneur!

« Je me recommande avec confiance à votre révérence, et je suis prêt à lui rendre service bien volontiers en tout temps. Mes seigneurs ont été informés de votre grande sollicitude et de vos pénibles démarches: ils savent combien vous vous êtes montré ami de la paix et de la réconciliation; ils vous en témoignent leur reconnaissance, avec la prière de la mériter toujours là même où ils ne pourront s'en acquitter. Ils envoient par ce messenger au digne frère Nicolas vingt florins pour la fondation d'une messe à perpétuité, parce qu'ils ont bien profité de son fidèle secours et de ses bons conseils.

« Je vous envoie en même temps la légende et l'histoire de saint Ours, dont la fête est solennellement célébrée à Soleure, le lendemain de la Saint-

Michel; je m'offre à vous pour toutes les choses qui pourraient vous être agréables.

« Donné le samedi d'avant la Circoncision, l'an 1481. »

« Votre serviteur dévoué,

« HANS DE STALL,

« Secrétaire de la ville. »

« A Soleure. »

En général, à partir de ce moment, la vénération et la confiance ne firent que s'accroître envers le frère Nicolas: nous avons encore une lettre du grand conseil de la ville de Constance « au pieux et dévot frère Nicolas de Flue, notre ami bien cher, » où peu après l'événement de Stanz, ils lui demandent sa médiation dans une affaire locale et une part dans ses prières. La réponse du frère est encore conservée aujourd'hui dans les archives de Constance.

Nicolas mena encore six années dans la retraite sa vie paisible et riche en bénédictions. Enfin vint le temps où Dieu, dans sa miséricorde, voulut appeler son fidèle et cher serviteur des misères de ce monde aux joies éternelles devant sa face immuable. Toute la vie du saint avait été un combat continuel pour vaincre sa nature terrestre; tel devait être aussi son dernier moment, afin qu'il pût être orné au ciel des couronnes de la patience et de la douceur, vertus

qui lui avaient fait supporter les plus vives douleurs sur la terre. Avant sa mort Dieu lui envoya une maladie aiguë, où des douleurs indicibles lui pénétrèrent jusqu'à la moelle des os. Dans cet état de supplice, il se retournait en tous sens, il se remuait sur sa couche comme un ver foulé aux pieds, qui ne peut plus rester en repos. Ces effroyables souffrances durèrent huit jours, pendant lesquels son corps fut comme anéanti; il les supporta avec la plus grande résignation; il exhortait encore ceux qui entouraient son lit de mort, à toujours se conduire en cette vie de manière à pouvoir la quitter avec une conscience calme. « La mort, disait-il, est terrible, mais il est bien plus terrible encore de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Quand ses douleurs se furent un peu apaisées, et que l'instant de la mort approcha, Nicolas désira avec toute l'ardeur de sa piété de recevoir le corps sacré du Sauveur et d'être fortifié par le sacrement de l'extrême-onction. Près du mourant se tenait son fidèle compagnon, le frère Ulrich, son vieil ami le curé Henri Im-Grund, et la pieuse anachorète Cécile, qui, après sa mort, mena encore soixante-dix ans cette vie solitaire dans une cellule voisine; autour de lui se trouvaient aussi sa fidèle épouse et ses pieux enfans. En leur présence il reçut les saints sacrements avec les signes d'une humilité profonde; puis il remercia Dieu pour tous les bienfaits qu'il lui avait dispensés, se prosterna et mourut de la mort du juste.

C'est ainsi qu'il sortit de ce monde, le premier jour du printemps de l'an 1487, le jour de saint Benoît, qui

était celui où 70 ans auparavant il était né pour la gloire de Dieu et l'édification de tous les fidèles. Ainsi mourut un homme, qui, dans son vallon reculé, dans la pauvreté et la simplicité, apparaissait environné de grandeur et d'éclat, semblable à un ange de lumière, qui porte la couronne d'une vie sainte et conforme à la volonté divine.

Son cœur était resté pur et limpide comme l'eau des lacs de sa patrie : aucun vice, aucune passion ne l'avaient troublé, et il était toujours resté tel à toutes les époques de sa vie et dans toutes ses relations. Il était affable, doux, serein comme les vallées riantes et les prairies embaumées de cette aimable patrie des bergers. Personne ne venait à lui sous le poids de l'anxiété et de la douleur, à qui il ne fit couler de la plénitude de son cœur une source de consolation. De même que les Hautes-Alpes s'élancent vers le ciel et vers les astres étincelants, et, de leurs sommets argentés, dominant au loin les villes et les campagnes où les hommes font leur demeure : de même l'esprit de Nicolas montait jusqu'aux pures régions de la lumière éternelle; là, n'ayant plus besoin de nourriture corporelle, il recevait une manne spirituelle qui le reconfortait et l'inondait d'assez vives clartés pour qu'il pénétrât profondément dans le cœur des hommes et contemplât d'un œil calme toutes les aberrations de cette vie mortelle. Ces beautés et ces grandeurs de la nature, dont Dieu a doté sa patrie pour réjouir l'œil de l'homme, sont comme une image sensible de l'esprit sublime du saint.

Nicolas, tant qu'il resta dans le monde, servit son pays en bon fils; il ne combattit pas seulement contre les ennemis de sa patrie, prêt à donner sa vie pour elle; il combattit encore, ce qui est bien plus, contre l'orgueil de ses amis, et prêcha la douceur et la miséricorde aux vainqueurs sur le champ de bataille. Pendant la paix, il rendit consciencieusement la justice à ses concitoyens; dans toutes les charges et les dignités, il n'envisagea pas l'honneur et l'éclat, mais seulement le compte sévère qu'il devrait en rendre un jour devant le tribunal du souverain juge; aussi les évitait-il plutôt qu'il ne les recherchait. Cette conduite lui concilia l'affection et le respect, sans que cependant il s'en prévalût. Il avait été à l'égard de ses parents un fils bon et obéissant; il fut aussi pour ses enfants un père tendre et sage; il fonda en eux pour plusieurs siècles une famille pieuse et chrétienne.

Lorsqu'il quitta enfin le monde suivant la vocation intérieure que Dieu lui révéla, lorsqu'il se sépara de tout ce qu'il avait de plus cher sur la terre, il devint un consolateur, un guide pour les pauvres et les affligés; comme Arnold de Winkelried, son compatriote, il sauva son pays d'un péril imminent; il resta pour tous les croyants un miracle éclatant de la grâce de Dieu, de ce Dieu à qui il demeura fidèle jusqu'à la mort, et dont il glorifia le nom jusqu'au moment où ses yeux se fermèrent pour le contempler désormais face à face.

Le lys avait été le symbole favori qu'employait dans ses sentences cette âme pure et calme; le lys

en fleur, resplendissant d'une auréole divine, c'était bien le frère Nicolas lui-même, l'humble serviteur du Seigneur, dont on rapporte que saint Charles Borromée ne prononçait le nom que la tête découverte.

La mort de ce saint homme répandit partout le deuil et la désolation parmi le peuple. Tous les ateliers furent fermés, et chaque maison pleura la mort du juste, comme si le père de famille lui-même était mort. Tous les prêtres du pays de Kerwald se réunirent pour célébrer ses funérailles, où le peuple se porta en foule, pleurant, gémissant, et priant avec une grande piété. Tous accompagnèrent le corps, pleins de confiance et d'amour; il fut porté au milieu des chants et des prières à l'église paroissiale de Sachslen.

On rapporte que ce jour on ne célébra de messe dans le pays qu'au tombeau du saint, parce que tous les prêtres voulaient lui rendre ce dernier hommage. Dans le reste de la Suisse, sa mort donna lieu à des cérémonies solennelles, gage de la reconnaissance publique. Tous les cantons lui firent de magnifiques funérailles; Sigismond, archiduc d'Autriche, fit dire pour lui cent messes de *Requiem*.

Son corps resta là jusqu'en l'an 1518, où l'on vint l'enlever en grande pompe pour le déposer dans un nouveau tombeau plus riche encore, avec cette inscription :

LE FRÈRE NICOLAS DE FLUE
 A QUITTÉ FEMME ET ENFANTS POUR ALLER
 DANS LA SOLITUDE,
 IL A SERVI DIEU PENDANT DIX-NEUF ANS ET DEMI
 SANS PRENDRE DE NOURRITURE CORPORELLE,
 IL EST MORT LE JOUR DE LA SAINT-BENOÎT,
 L'AN DU SEIGNEUR 1487.

CHAPITRE IX.

DES MIRACLES OPÉRÉS PAR LE FRÈRE NICOLAS,
 ET DE SA BÉATIFICATION.

Nicolas resta après sa mort, comme il l'avait été pendant sa vie, le consolateur des affligés, le refuge des opprimés. Si l'on avait quelque souffrance du corps ou de l'âme et que tout secours humain vînt à manquer, on invoquait le frère Nicolas; et il se courut tant de monde par sa puissante intercession auprès de Dieu, qu'on le nommait généralement dans tout le pays le médecin de l'âme et du corps. Tous les ans des pèlerins venaient de très loin à son tombeau, et glorifiaient Dieu qui leur était venu miraculeusement en aide par les mérites de son serviteur. Les pays catholiques de la confédération suisse, par amour et par reconnaissance pour ce pieux compatriote, à qui ils étaient redevables de tant de grâces, et aussi pour augmenter la gloire de Dieu dans ses

saints, résolurent de mettre tout en œuvre pour que la couronne de sainteté lui fût décernée solennellement par l'Eglise, pour qu'il prît place parmi leurs protecteurs célestes proposés au culte public et à la vénération des fidèles.

Ces cantons s'occupèrent avec un zèle infatigable de l'affaire de sa béatification, qu'ils poursuivirent pendant environ cent cinquante ans, quoique les temps fussent peu favorables; ils ne se laissèrent rebuter par aucun obstacle et envoyèrent à Rome plusieurs députations, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu l'accomplissement de leurs désirs.

Le livre de paroisse, à Sachslen, contient les premières dépositions des témoins contemporains sur la vie de Nicolas; ce sont des témoignages de gens qui ont vécu familièrement avec lui dès son enfance.

Le premier procès de béatification fut instruit en 1591, sur l'avis du légat du pape, Paravicini, par les délégués des cantons catholiques rassemblés à Sarnen; on en donna la direction à vingt-deux hommes des plus considérés et des plus recommandables. Les curés furent invités à annoncer au peuple du haut de la chaire, que celui qui connaîtrait quelque chose sur le frère Nicolas et qui aurait reçu quelque grâce par son intercession pour lui-même ou pour les siens, devait en rendre témoignage à Sarnen devant les juges ecclésiastiques et civils. On fit une procession solennelle jusqu'à Sachslen, afin de prier le Dieu de toute bonté de répandre sa bénédiction sur cette œuvre toute chrétienne.

Le landammann tint aux témoins, rassemblés dans

la maison de ville de Sarnen, un discours concis et énergique, pour leur mettre de nouveau sous les yeux la cause de leur réunion, pour les avertir de leurs devoirs, de leur responsabilité; puis il leur serra à tous la main, signe de fraternité qui remplaçait le serment à cette époque de droiture et de simplicité dans les mœurs. Chacun fut ensuite engagé à rapporter fidèlement ce qu'il savait. L'audition des témoins dura plusieurs jours; cinquante-six grâces et miracles furent attestés par des personnes qui reconnaissaient devoir à l'intercession du frère la délivrance de souffrances et de périls de tout genre. Les autorités d'Unterwald confirmèrent et constatèrent la véracité des témoins dont les dépositions furent envoyées au Saint-Père à Rome. Grégoire XIV était mort; son successeur mourut aussi bientôt après, et l'affaire resta en suspens.

Ce retard ne diminua en rien l'amour et la confiance du peuple pour son frère Nicolas, dispensateur de tant de grâces; la dévotion s'accrut bientôt tellement autour de son tombeau, qu'en l'an 1600, l'ancienne église paroissiale de Sachslen devint trop petite pour l'immense affluence des pèlerins, et qu'il fallut l'agrandir.

L'an 1613, il y eut deux nouvelles auditions de témoins, dont l'une confirmait vingt-quatre, l'autre treize grâces reçues. En même temps, les cantons catholiques adressèrent derechef à Rome de nouvelles suppliques et de nouvelles députations. L'affaire traîna quelques années encore jusqu'à ce qu'en 1618 Rome demanda un nouveau procès qu'on in-

struisit dans la même année à Sachslen, Lucerne Mury et Baden. Plusieurs miracles, arrivés depuis peu d'années, y furent attestés par serment; quatre-vingt-trois devant le seul tribunal de Sachslen.

A la même époque, le duc Albert de Bavière, plein de ce zèle et de cet attachement à l'Eglise catholique qui sont héréditaires dans la maison de Wittelsbach au milieu des malheurs ou des prospérités, écrivit au landammann et au conseil d'Unterwald une lettre en l'honneur du bienheureux, et y demanda une de ses reliques; voici ce que contenait sa lettre :

« Albert, par la grâce de Dieu, comte palatin du Rhin, duc de la Haute et Basse Bavière.

« Salut, à vous, hommes fermes, prudents, et particulièrement aimés, etc., etc.

« Nous apprenons que le bienheureux frère Nicolas doit bientôt être canonisé en Suisse, et son corps exposé à la vénération des fidèles. Comme nous lui portons une dévotion spéciale, et que nous prévoyons avec joie que dans tous pays et particulièrement ici, sa vie austère et pieuse pourra être portée de plus en plus à la connaissance publique, nous n'avons pu nous empêcher de vous prier amicalement de nous faire parvenir quelque chose de ses reliques. Non-seulement notre piété serait augmentée par là, mais encore celle de bien d'autres se réveillerait; ainsi cela profiterait d'autant plus à la gloire de Dieu et à l'honneur du frère Nicolas.

Nous ne voulons pas manquer d'y coopérer; car c'est une chose que nous avons très à cœur. Nous désirons vous le faire savoir et vous assurons de toute notre bienveillance.

« Donné à Munich, le 17 février 1622. »

Les actes du nouveau procès furent alors envoyés à Rome, mais on y trouva qu'ils n'avaient pas été rédigés dans la forme usitée et qui est nécessaire dans les procès de béatifications pour éviter toute erreur. A cette difficulté vint encore se joindre le règne si court des papes qui se succédèrent alors. Les confédérés firent cependant poursuivre l'affaire avec la même ardeur par leurs députés à Rome, jusqu'à ce qu'enfin, l'an 1625, le pape Urbain VIII leur adressa le bref suivant :

« Chers fils, salut et bénédiction apostolique !

« La vénération des saints n'est pas seulement une pratique et un devoir de la piété chrétienne, c'est aussi une protection et une défense qui vient d'en haut; car les saints qui règnent avec le Christ jugent et gouvernent les peuples, et préservent de tout danger par leur intercession céleste ceux qui vénèrent en eux la gloire du Dieu tout-puissant avec joie et confiance. Vous appelez en vérité sur vos montagnes le secours des anges et l'intercession des saints, quand vous désirez pour Nicolas de Flue, d'Unterwald, les honneurs célestes et la couronne de sainteté. C'est certainement une grande gloire pour

les confédérés, que non-seulement ils luttent sur les champs de bataille pour assurer la victoire aux rois, et défendent les principautés par la force de leurs armes, mais encore que, dans le camp de la pénitence, ils tâchent de conquérir le ciel et de mériter le triomphe de la béatitude. Aussi nous avons appris avec satisfaction le pieux désir de cette nation vaillante, et nous attendons que la vie et les miracles de l'ermite Nicolas soient confirmés par des témoignages publics, afin que cette œuvre, consacrée au ciel, soit poussée à bonne fin dans le plus bref délai, et sanctionnée par le pouvoir papal après les perquisitions d'usage en pareils cas sur la piété et la pratique constante du bien dans celui qui en est l'objet.

« Nous voulons invoquer pour cela celui qui règne sur tous les saints, afin qu'il nous dirige et nous fasse prononcer dans cette affaire importante ce qui peut être avantageux à l'Eglise catholique et glorieux pour le nom des confédérés.

« Nous vous donnons notre bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 13 octobre de l'an du Sauveur 1625, de notre pontificat le deuxième.

« J. CAIMPOLUS. »

Cette lettre consolante excita plus que jamais le zèle des Suisses; ce fut sous Innocent X que fut organisé le dernier procès d'après la forme et les règles ordinaires; il fut instruit dans la paroisse de

Sachslen en 1647, et approuvé à Rome par la congrégation des Rits ecclésiastiques. En même temps, l'empereur d'Allemagne, Ferdinand III, les rois d'Espagne et de France s'adressèrent au pape en le priant de terminer cette affaire aussi promptement que possible. Enfin, en l'an 1669, eut lieu la béatification du frère Nicolas de Flue, à la grande joie de la Suisse catholique.

Prions maintenant le bienheureux frère Nicolas qu'il nous fortifie par son intercession dans toutes les vertus chrétiennes qu'il a pratiquées avec éclat sur la terre, afin que nous devenions des hommes selon le cœur de Dieu, et que nous parvenions après cette vie aux joies de l'éternité. Que le Dieu tout-puissant vienne à notre aide! *Amen.*

CDHP
MONTM

CHAPITRE X.

QUELQUES BELLES MAXIMES DU BIENHEUREUX
FRÈRE NICOLAS.

Il est vrai que le frère Nicolas n'a laissé aucun écrit ; il ne savait ni lire ni écrire, et il vivait dans un temps où les hommes étaient plus occupés de graver dans leur cœur les doctrines de l'éternelle sagesse et de rendre par là leur vie meilleure, que de composer là-dessus de gros livres. Cependant nous possédons encore de lui plusieurs considérations salutaires et plusieurs belles maximes, que purent recueillir de sa bouche ceux qui le visitaient. Elles allaient au cœur, parce qu'elles venaient du cœur, et elles se sont conservées dans le peuple en passant de bouche en bouche.

Nous allons en citer ici quelques-unes ; elles seront pour plusieurs un souvenir précieux et deviendront un trésor de consolation et de salut pour ceux

qui les graveront dans leur cœur et y conformeront leur vie, comme l'a fait le frère Nicolas.

Une de ses exhortations ordinaires sur les degrés par lesquels l'homme monte à la vie éternelle, était celle-ci : « O homme, crois fermement en Dieu ! dans la foi réside l'espérance, dans l'espérance réside l'amour ; dans l'amour le sentiment, dans le sentiment la victoire sur soi-même ; dans cette victoire la récompense ; dans la récompense la couronne ; dans cette couronne les choses éternelles, que l'on prise si peu ici-bas.

« O homme ¹, porte Dieu dans ton cœur, tiens-le pour le meilleur de tous les biens et le bien universel !

« Qui pourrait parler de sa propre sagesse, et reconnaître en même temps les miracles de Dieu ?

« As-tu la force de supporter pour Dieu seul les douleurs et les afflictions, de souffrir les railleries du monde ? Tu peux reconnaître alors que tu aimes Dieu.

« Dieu n'a rien de plus cher que la vie de l'homme ; c'est pour elle que le Fils de Dieu s'est livré au supplice de la croix.

« Cette croix a porté des fleurs et des fruits ; à celui qui les désire du fond du cœur ils obtiendront des fruits de sainteté.

« Maint homme passe la mer et va au saint tombeau pour gagner la gloire du chevalier ; c'est un

(1) Les sentences qui suivent sont revêtues en allemand d'une forme métrique qui ajoute à leur prix le charme de la poésie ; leur simplicité même ne peut la leur faire conserver dans la traduction.

(Note du Trad.)

noble et généreux chevalier, celui qui sait porter Dieu dans son cœur.

« Quand le monde trompeur te hait, quand tous te trahissent et t'abandonnent, pense à ton Dieu; il fut bafoué et couvert de crachats.

« Le Fils de Dieu a été suspendu à la croix; il a délivré tous ceux qui étaient esclaves. O mon Dieu! je dois me lamenter amèrement devant vous, de n'avoir pas la force de porter volontiers la croix.

« O homme! espère en Dieu avec confiance, et demande-lui un repentir persévérant.

« Songe à la couronne d'épines que le Seigneur porta sur la croix, et qu'on enfonça sur sa tête sacrée avec un rire impie; il en souffrit d'horribles douleurs, mais pria pour ceux qui lui donnaient la mort.

« Pense bien, ô homme! aux tendres petites fleurs qui s'épanouissent doucement sur la terre: tu dois de même fleurir en méditant la passion de Dieu.

« Combien Dieu est donc riche en grâces et en miséricorde d'avoir fait entrer l'âme dans la Divinité! La joie est-elle plus grande dans mon cœur, ou au sein de la bonté suprême?

« L'âme doit garder le trésor de l'innocence, pour que Dieu vienne y habiter.

« Dieu sait tirer la douceur d'un cœur pur, comme la jeune abeille tire le miel d'une fleur de mai.

« Que présentes-tu à ce noble hôte que tu as invité chez toi? Que l'amour soit la coupe du festin; que la volonté libre soit le vin.

« O mortels! comment Dieu pourrait-il vous être

mieux connu, puisque son amour est envoyé du ciel vers vous?

« O mon Dieu! à quelle hauteur tu résides dans ta majesté, et combien tu t'es abaissé profondément vers le pécheur!

« Considère, ô homme! comment le soleil, rayonnant dans la tente des cieux, éclaire le monde entier; ainsi ton âme doit rayonner des clartés divines. Quand Dieu veut bien ainsi se réfléchir dans l'homme, le ciel fleurit joyeusement et s'épanouit.

« Ah! mon Dieu, comment êtes-vous assez bon pour venir habiter avec plaisir dans le cœur de l'homme! L'âme qui vous désire en est au comble de la joie; plus d'un pécheur en reçoit la grâce de la conversion.

« Qu'on réunisse dans un superbe écrin l'or, l'argent et les pierreries les plus brillantes; tout cet éclat pâlit devant la douce lumière de l'âme, blanche comme le lys, quand la grâce de Dieu vient rayonner dans sa nuit.

« Possèdes-tu, ô homme! tous les biens et les honneurs que la terre possède ou peut posséder; rien ne te sert à ton heure dernière, si ce n'est le martyr et la douloureuse passion de Dieu.

« Veux-tu cueillir les roses dans le ciel, évite le péché sur la terre.

« Reste toujours soumis à la sagesse, et ne donne jamais entrée dans ton cœur à la colère.

« O mon Dieu! vous êtes un hôte généreux; vous

travaillez sans relâche dans l'homme, vous donnez à l'âme le pouvoir de conformer sa vie à votre volonté : je vous en loue, Seigneur Jésus ! qui êtes la source de la grâce et de la vertu. »

CHAPITRE XI.

UNE VISITE AU FRÈRE NICOLAS.

Après tout ce qu'on vient de lire du pieux frère Nicolas, on regrettera certainement de n'avoir pu le voir une fois dans sa petite cellule, au pied des Alpes, lui presser la main et converser avec lui. Mais depuis plus de trois cents ans, le frère est retourné à sa patrie céleste : il existe peut-être bien encore plus d'un arbre à l'ombre duquel il s'est reposé, plus d'une croix près de laquelle il a prié ; on conserve encore aujourd'hui dans l'église de Saschlen sa longue robe brune, qu'on montre aux fidèles ; son bâton de pèlerin est aussi exposé dans le couvent de Mury, en Argovie, et d'autres objets sont gardés avec vénération en d'autres lieux : quant au pieux frère lui-même, on ne peut plus le voir.

Aussi pensons-nous que le lecteur trouvera ici avec plaisir ce qu'a écrit Jean de Waldheim dans son

journal de voyage après sa visite au frère Nicolas. Il décrit avec tant de simplicité et de naïveté ce qu'il a vu et entendu, il le met sous les yeux d'une manière si vivante, que c'est presque comme si on avait fait la visite avec lui. Jean de Waldheim se rendit dans l'ermitage du frère l'an 1474, sept ans après que Nicolas eût quitté sa maison, sept ans avant qu'il eût apaisé la discorde parmi les confédérés, et treize ans avant sa mort. Le récit de ce voyage se trouve à la bibliothèque de Wolfenbüttel, et Fr. Ad. Ebert l'a tiré de là pour le publier, en 1826, dans son recueil de Traditions (Ueberlieferungen). Le chroniqueur commence en ces termes : « Je vous fais savoir que moi, Jean de Waldheim, accompagné de mon serviteur, quittai ma maison à Halle, l'an 1474 après la naissance de Notre-Seigneur, le septième jour de février, et chevauchai vers Erfurt pour visiter Gottschalk de Sachsen, mon beau-frère, ainsi que ma sœur. » Il raconte ce qu'il a vu partout de beau et de remarquable, et enfin il arrive en Suisse :

« Nous vînmes ensuite dans un village nommé Kerns; l'auberge appartient au bailli du pays de Flue. Il arriva que, quand j'avais pris place dans la chambre de l'hôte, celui-ci vint s'asseoir auprès de moi et me dit : « Bon seigneur, dans quelle intention êtes-vous venu dans ce pays? y êtes-vous venu à cause du frère Nicolas, dans le but de le voir? Je répondis : Oui. Il n'est pas aisé d'arriver à lui, reprit l'hôte; car il ne laisse pas pénétrer tout le monde auprès de lui. Mais voulez-vous voir le

frère Nicolas, je vais vous dire mon sentiment là-dessus; vous ne pourriez autrement arriver à lui. Nous avons dans ce village un curé qui est le confesseur du frère Nicolas. Si vous pouvez le déterminer à vous accompagner chez le frère, il vous procurerait le moyen de le voir et de l'entretenir. » Je priai donc aussitôt mon hôte d'envoyer chez le prêtre et de le prier de ma part à venir souper le soir avec moi; l'invitation fut acceptée. Comme nous étions à table, je racontai au prêtre que j'étais venu dans cette contrée de bien loin, par de bien longs chemins; que j'avais entendu parler dans ma patrie d'un saint vivant qui, depuis six ans, n'avait ni mangé ni bu, et que j'étais arrivé avec le désir de le voir. Je lui dis que j'avais appris qu'il était le confesseur de l'ermite, mais que sans son entremise personne ne pouvait pénétrer auprès de lui; je le priai de vouloir bien accueillir ma demande pour l'amour de Dieu, et de venir avec moi le lendemain jeudi près du frère Nicolas. Il me répondit qu'il le ferait volontiers. L'hôte dit alors : « Bon seigneur, vous ne devez pas y aller à pied; vous monterez, pour faire cette route, un cheval gris que je vous prêterai; car j'ai dans mon écurie trois étalons vigoureux parmi lesquels vous pourrez choisir celui qui vous plaira. »

« Le jeudi après le dimanche *Exaudi*, et aussi après la Saint-Urbain, nous fûmes prêts de bonne heure, le curé, moi, mon serviteur, mes bateliers, et nous fîmes un mille et demi (ce qui serait un mille dans notre pays). Quand nous fûmes à moitié chemin, le prê-

tre me demanda si je ne verrais pas volontiers aussi la femme et le plus jeune fils du frère Nicolas; je dis que oui. Alors il me montra une maison sur un riant coteau qui domine une vallée profonde et me dit: « C'est là qu'a habité le frère, c'est là qu'habite encore sa femme avec son plus jeune fils; ses autres grands fils qui sont mariés n'habitent pas loin d'ici. » Il dit alors au garçon batelier: « Va vite chez la femme du frère Nicolas, et dis-lui que je vais dire la messe; si elle veut l'entendre, qu'elle vienne et amène son jeune fils. » Nous avançâmes cependant et arrivâmes à la cellule de l'ermite. Les Suisses lui ont bâti là une chapelle qui a trois autels; quand nous fûmes dans cette chapelle le curé me demanda en l'honneur de qui je voudrais qu'on célébrât la messe. Je demandai la messe de Sainte-Marie-Madeleine. Le prêtre alla à l'autel et se mit à chercher l'office de la sainte dans le missel; à peine l'avait-il trouvé qu'il vit en se retournant la femme du frère déjà arrivée avec son fils; il vint alors à moi et me conduisit auprès d'elle. Je lui présentai la main ainsi qu'à son fils et lui souhaitai le bonjour. Cette femme est encore jeune et belle, d'environ 40 ans; elle a un visage gracieux et une peau fraîche. Je lui demandai: « Bonne dame, depuis quel temps le frère Nicolas vous a-t-il quittée? Ce jeune garçon, mon fils, répondit-elle, aura sept ans accomplis le jour de la Saint-Jean; c'est lorsqu'il n'avait encore que quatorze semaines, jour de Saint-Gall, que le frère Nicolas s'est séparé de moi, et depuis il n'est plus jamais rentré dans notre maison. » Je con-

versai assez longtemps avec cette femme et aussi avec son fils, qui ressemble étonnamment au frère Nicolas; je donnai quelque argent à cet enfant.

« Il est à remarquer que le frère Nicolas se sépara de sa femme l'an du Seigneur 1467; il la quitta le jour de Saint-Gall avec l'intention d'aller de ville en ville comme un pauvre ermite. Quand il fut parti dans cette idée, quand il eut déjà fait beaucoup de chemin et fut arrivé jusque vers Bâle, il arriva que Dieu lui envoya dans une vision une révélation qui le décida à ne pas aller au-delà, mais à revenir dans son pays d'Unterwald, son ancienne habitation; il ne parla ni à sa femme, ni à ses enfants, ni à personne, mais il passa la nuit dans une étable de sa maison. Il se leva de grand matin, marcha près d'un quart d'heure dans la forêt, et, ayant rassemblé des morceaux de bois qu'il couvrit de branches et de feuillages, il se fit ainsi une cabane. Quand les Suisses eurent appris que le frère Nicolas avait pris le parti de passer ses jours dans cette retraite, ils abattirent de gros arbres dans la forêt, bâtirent là une chapelle avec trois autels, et pratiquèrent à côté une cellule dans laquelle il habite maintenant et mène une sainte vie. Le frère Nicolas n'a rien mangé ni bu depuis le temps, et depuis le jour où il a quitté sa femme. Le frère est un tel homme, à peu près de mon âge, encore plein de vigueur à cinquante ans. Il a une chevelure brune et pas un cheveu blanc; il a un visage bien fait, assez coloré, sec du reste; c'est un homme très maigre, qui parle un bon dialecte allemand. Il a exercé de

hautes charges dans son pays et assisté à plusieurs batailles. D'abord les Suisses, étonnés que le frère ne mangeât ni ne bût, le firent observer et surveiller de près pour voir si personne ne venait de jour ou de nuit lui apporter en secret des aliments. On n'a rien vu ni trouvé de pareil; il ne mange ni ne boit, mais vit de la grâce du Dieu tout-puissant. Le frère Nicolas a sa cellule dans le canton d'Unterwald, dans un coin sauvage des montagnes, là où *habitent et courent les chamois et les bouquetins*, gibier des plus estimés. Le frère a aussi l'habitude d'aller souvent un jour ou deux au cœur de la forêt et d'y rester seul pour s'y livrer mieux à la contemplation. On dit aussi dans le pays qu'il a été vu plus d'une fois à Notre-Dame-d'Einsiedeln sans qu'un homme l'ait aperçu en route ni rencontré quelque part. Comment et par quel chemin y est-il venu, c'est ce que sait Dieu tout-puissant.

« Avant que je visse le frère Nicolas, on m'avait dit que son corps n'avait pas de chaleur naturelle, que ses mains étaient froides comme glace, que son visage était plus jaune et plus pâle que celui d'un mort qu'on va mettre au cercueil; on disait aussi qu'il était d'un caractère triste et jamais joyeux; mais je puis répondre que je n'ai rien trouvé de tout cela. D'abord il avait la chaleur naturelle, les mains naturellement aussi chaudes que tout autre homme; moi et mon valet Kunze lui avons pris la main à quatre ou cinq reprises; je puis donc l'affirmer. Son visage n'était ni jaune ni pâle, mais d'un teint très naturel, comme celui d'un autre homme vivant qui jouit

d'une bonne santé. Son humeur n'avait rien de triste, mais nous l'avons trouvé dans sa conversation et dans toutes ses manières cordial, doux, agréable, joyeux, et en tout très affable.

« Je ne savais rien du frère Nicolas, je n'en avais pas entendu parler d'abord dans nos contrées; or, voici comment j'appris à le connaître. Henri de Waldheim, mon fils, me pria, l'an du Seigneur 1473, à la foire de Halle en Saxe, vers la Nativité de la sainte Vierge, de lui acheter de bonnes cordes pour son luth. Je me rendis avec lui à la foire et allai trouver un marchand qui avait beaucoup de pierres précieuses de grande valeur; je lui achetai les cordes. Nous nous mîmes à parler de pierres précieuses, et il en vint à me dire que la plus grosse émeraude qui fût sur la terre était dans le monastère de Reichenau près de Constance, alors il me demanda aussi si je n'avais pas entendu parler d'un saint vivant encore, nommé le frère Nicolas, dont la cellule était à Unterwald en Suisse, et qui n'avait ni mangé ni bu depuis plusieurs années. Rentré chez moi je notai cela dans mon journal, dans l'intention de m'en informer si j'allais un jour dans ce pays. J'eus occasion une autre fois encore d'entendre parler du frère Nicolas. J'arrivai le jeudi de l'Ascension du Sauveur, l'an 1474 après la Naissance de notre Seigneur Jésus-Christ, à Berne, dans l'auberge de la Cloche; j'y trouvai le prieur des chartreux d'Eisenach qui avait visité le frère et me raconta beaucoup de choses sur lui.

« Pour en revenir à mon discours précédent, le

curé de Kerns nous célébra la messe de Sainte-Marie-Madeleine dans la chapelle du frère Nicolas. Après la messe, le prêtre, confesseur du frère, vint nous procurer l'accès vers le frère; il nous conduisit, moi et mon valet, auprès du frère Nicolas, dans sa cellule tenant à la chapelle. Arrivés là, le frère nous reçut d'un air joyeux et en souriant; il présenta la main à chacun de nous; elle n'était pas froide, mais d'une chaleur naturelle. Après cela il nous pria d'attendre un instant, voulant adresser quelques mots au peuple qui avait entendu la messe; il se tourna du côté de la chapelle, ouvrit là une petite fenêtre et dit: « Dieu vous accorde un matin heureux, chers amis et bon peuple! » Tous le remercièrent. Il referma alors la petite fenêtre, et vint s'asseoir auprès de nous; je lui racontai comment, venant de pays lointains, j'avais visité les églises de Sainte-Marie-Madeleine, de Saint-Antoine, de Sainte-Anne, et des autres saints que j'ai nommés précédemment, et comment je venais aussi le voir. En entendant cela, il me dit: « J'ai fait consacrer ma chapelle en l'honneur de Sainte-Marie-Madeleine. » Je me mis alors à lui raconter tous les traits de la vie de Madeleine, et je lui en dis tant que ses yeux se remplirent de larmes. Après cela, il nous donna beaucoup de bons et beaux préceptes. A la suite de ces entretiens, je pris sur moi de lui dire: « Cher frère, j'ai entendu dire dans mon pays comme ici, que vous ne mangiez ni ne buviez, et que vous n'aviez mangé ni bu depuis plusieurs années. Comment cela se fait-il? » Il me répondit seulement: « Dieu le sait. » Il poursuivit

bientôt en ces termes: « Il y avait quelques personnes qui disaient que la vie que je mène ne peut pas venir de Dieu, mais de l'esprit mauvais. Alors monseigneur l'évêque de Constance bénit trois morceaux de pain et le vin¹ de la Saint-Jean, dans l'idée que si je mangeais le pain bénit et buvais ce breuvage bénit de Saint-Jean, il n'y avait rien à dire sur mon compte; mais que si je ne prenais pas cette nourriture et cette boisson, c'était un signe véritable que mes actions et ma vie venaient du malin esprit. Après beaucoup d'autres discours, monseigneur l'évêque de Constance me demanda ce qu'il y a de meilleur, de plus méritoire dans les saints devoirs du chrétien. Je lui répondis que c'était la sainte obéissance. L'évêque reprit aussitôt: Si l'obéissance est ce qu'il y a de meilleur et de plus méritoire, je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de manger ces trois morceaux de pain, et de prendre ce vin bénit de Saint-Jean. Je priai monseigneur l'évêque de me dispenser de cette obligation, parce que cela me serait excessivement pénible et douloureux; je l'en priai à diverses reprises avec instance; mais il ne voulut point céder: je dus le faire par obéissance, manger le pain et boire le vin². »

(1) Cette bénédiction des produits de la terre existe encore dans ces contrées, mais se fait, ainsi qu'en Allemagne, le plus souvent aux Pâques. *(Note du Trad.)*

(2) Voici comment M. Veillot mentionne ce fait: « L'évêque de Constance fit faire une enquête solennelle; il alla lui-même trouver Nicolas, et lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de manger et de boire devant lui. L'ermitte y consentit avec quelque répugnance. Mais, à peine eut-il pris une bouchée de pain et avalé quelques gorgées de boisson, qu'il fut saisi de convulsions violentes, et qu'il rejeta tout. Non content de cela,

Je dis alors au frère Nicolas: « Mais depuis ce temps n'avez-vous rien mangé ni bu? » Je ne pouvais plus lui faire d'autre question, car il me répondit: « Dieu le sait. » Après quelques autres entretiens, je lui fis de tendres adieux, et me recommandai à ses prières. Il nous donna la main, et nous nous séparâmes ainsi.

« Après l'avoir quitté, je me souvins avoir oublié un point dont je voulais lui parler; je priai le prêtre, son confesseur, de me ménager l'occasion d'aller le voir encore une fois; la chose se fit, et nous allâmes encore tous trois le visiter. Nicolas nous reçut en nous présentant la main. Je m'entretins avec lui autant que j'en avais besoin, et je pris encore congé de lui en lui pressant la main. Comme nous sortions et que nous nous trouvions encore sur le cimetière de la chapelle, le frère sortit de sa cellule et appela le prêtre son confesseur; il parla en secret avec lui comme il le désirait. Là nous le quittâmes. Le bon curé nous conduisit ensuite à travers une vallée sur un sentier qui dominait un torrent très rapide, et nous fit gravir une haute montagne. Il n'y avait pas de chemin frayé, et il nous fut bien pénible de la gravir de cette manière: la montagne était bien plus élevée que la portée d'une arbalète. Le prêtre nous conduisit chez un anachorète, nommé le frère Ulrich, qui avait une cellule sans chapelle, mais précédée d'un petit vestibule. On y voit quelques images des saints et martyrs de notre Seigneur.

on fit cerner sa demeure pendant un mois par un cordon de soldats, et l'on se convainquit enfin que son jeûne était réel. »

Près de la cellule, une source d'eau vive jaillit du rocher. Ledit frère Ulrich est un homme de petite taille; il ne mange par jour que trois morceaux de pain trempés dans de l'eau; il vit avec la plus grande sobriété et ne boit jamais.

« Le frère Ulrich nous fit entrer dans sa cellule; il nous montra son établissement et les livres dans lesquels il lit: car c'est un homme instruit. Au contraire, le frère Nicolas est un simple laïque qui ne sait pas lire. Entre autres choses, le frère Ulrich me demanda de quel pays je venais. Quand je lui dis que j'étais de Halle en Saxe dans l'évêché de Magdebourg, il commença à me faire des questions sur Gerigken de Keller, qui est à Magdebourg, et sur plusieurs autres de mes compatriotes. Je lui demandai d'où venait qu'il connaissait notre pays, et s'il n'avait pas été artisan. « J'ai été autrefois *Ive*, répondit-il. » Je ne poussai pas mes questions plus loin. Nous prîmes donc congé de lui et regagnâmes le village où j'avais laissé ma monture. Je remontai à cheval et allai ainsi jusqu'à Kerns, à mon auberge, où j'avais commandé de nous apprêter à manger. Mon hôte, le bailli du lieu, me demanda si j'avais été chez le frère Nicolas, et comment me plaisait sa personne. Je lui dis toutes les choses comme elles m'avaient paru, et lui affirmai que je regardais le frère comme un homme pieux et comme un saint vivant. Je crois certainement de lui que quand il sera mort il fera des miracles éclatants. Mon hôte me questionna aussi sur le frère Ulrich. Je lui rendis compte de notre visite, et lui parlai surtout de ce

que le frère connaissait si bien les gens de mon pays, et les appelait par leur nom; je lui dis que je lui avais demandé s'il n'avait pas été artisan, mais que je ne lui avais plus fait de questions lorsqu'il m'eut dit: « J'ai été *Ive*. » « Oui, repartit l'hôte, il fut dans son temps un grand brigand! » Après le repas, je payai ma dépense dans l'auberge; je remis au prêtre en présent des messes votives, lui fis mon aumône, et le remerciai de sa peine et de ses démarches pour me procurer un bon accueil du frère Nicolas. Je remerciai aussi l'hôte et l'hôtesse de leur bonne hospitalité. Nous redescendîmes la montagne, et naviguâmes dans notre nacelle sur le lac jusqu'à Lucerne où mes chevaux m'attendaient. »

POÉSIE

SUR

L'INCENDIE DE SARNEN,

EN 1468.

Dans les montagnes de Sarnen, il règne un air pur; l'alouette y chante avec l'aurore; mainte source d'eau vive y jaillit; dans leur gaîté les bergers orment de fleurs leur chapeau; ils poussent des cris de joie: « Ah! tout va bien pour nous! »

Dans la vallée de Sarnen croissent çà et là de belles fleurs, où se jouent les couleurs les plus variées. Là s'élève au milieu des prairies verdoyantes la cabane du pasteur; on l'aperçoit riante et paisible au milieu des taillis ombragés.

Ecoute le chant merveilleux de l'oiseau sur ce tilleul: vois-le voltiger gaîment dans le feuillage. La flèche du chasseur vient le percer: adieu ses chants! adieu ses plaisirs!

Dans chaque maison les visages sourient de satisfaction; la vie est toute joie, et l'on ne songe point aux alarmes. Mais tout à coup les flammes ont gagné un de ces humbles toits; la joie fait place à la désolation, et tout le monde est en pleurs.

Des flammes blanches comme des lys et pourpres comme des roses s'élèvent à la fois, s'élançant bien haut avec une terrible activité; elles sifflent autour des hommes consternés, elles courent çà et là, et se roulent comme des serpents pour embrasser Sarnen de toutes parts.

« Dieu seul peut nous sauver, dit un des vieillards; et qui aime-t-il plus que notre frère Nicolas? » On court à travers monts et vallées jusqu'à la cellule du bon frère: oh! qu'il vienne à leur aide dans cette extrémité!

L'eau semble ne rendre leur violence que plus ardente; elles s'étendent toujours avec une nouvelle fureur, comme des chiens en proie à des accès de rage; les femmes éperdues gémissent et étendent leurs mains pâles en suppliant; les hommes considèrent les progrès de l'incendie d'un œil sombre et morne.

Il console aussitôt ces hommes abattus; déjà il a gravi la montagne; il contemple avec pitié l'horrible chemin que le feu s'est frayé: il voit la flamme ondoyer excitée par le souffle de vents impétueux; il

entend retentir des cris de détresse dans l'horreur de la nuit!

Il élève les yeux et les mains vers Dieu: « O Seigneur, mets fin à ces maux, arrête la flamme dans sa course! Ecoute-moi, Seigneur, pauvre pécheur que je suis; aye pitié de nous dans notre misère; exauce tes enfants pour qui tu as souffert la mort.

« La terre entière te loue; le concert des tempêtes retentit en ton honneur; le nom de l'Eternel est sacré pour les vagues comme pour les flammes. » Ainsi pria le frère Nicolas; Dieu dit: Amen, et le feu s'éteignit.

Bien des années ont passé depuis ce jour; la cendre s'est vite éteinte; elle a été longtemps le jouet des vents; mais il brûle toujours dans les cœurs, le feu de la reconnaissance; tous connaissent encore le libérateur et le vénèrent.

Le fils, dans le pays de Sarnen, apprend toujours de son père: « O enfant, vénère toujours le frère qui éteignit ici l'incendie. » Dans toute la Suisse on se plaît à répéter à l'enfant de vénérer et d'honorer le bon frère qui a éteint les flammes furieuses!

Quand à Sarnen les lys fleurissent dans leur blancheur éblouissante, tous, vieillards et jeunes gens se rendent à son tombeau; ils y arrivent en priant et chantant; ils rendent grâce au Seigneur et à son serviteur Nicolas.

IMITATION EN VERS ¹.

A Sarnen, sur les montagnes,
L'air fraîchit pur et serein ;
Les bergers et leurs compagnes
Chantent un joyeux refrain.
L'alouette matinale
S'unit à leurs chants joyeux,
Quand sur la flûte inégale
Ils disent leurs jours heureux !

Fraîches sources aux vallées
De Sarnen baignent les fleurs,
Petites, entremêlées,
Riches de mille couleurs !
Là sont de vertes prairies
Où la maison des bergers
Pour de calmes rêveries
S'ouvre à l'ombre des vergers.

Ecoutez, sous le feuillage,
Leste et vif glisse un oiseau
Dont le doux et gai ramage
A peine éveille l'écho.

(1) Nous devons à l'obligeance de M. le baron de Montreuil cette imitation en vers de l'*Incendie de Sarnen*. Nous croyons faire plaisir au lecteur en la joignant au mot à mot qui précède.

Mais une flèche lancée
L'atteint sur l'arbre touffu,
Et la chanson commencée
S'arrête... l'oiseau n'est plus !

Et là-bas, sous la chaumière,
Voyez-vous ces fronts joyeux ?
Là, jamais humeur chagrine,
Douleurs ne troublent les jeux.
Or, soudain quelle épouvante !
Le feu coule en tourbillons ;
Une flamme dévorante
Eclaire au loin les vallons !

Au ris succèdent les larmes ;
Rouges, blanches à la fois,
Les flammes, ardentes armes,
De Sarnen percent les toits.
Telle des chiens est la rage !
On dirait mille serpents
Illuminant un nuage
De leurs dards étincelants !

Du feu, douleur pour leurs âmes,
L'onde irrite les fureurs ;
Regardez ces pauvres femmes,
Pâles, debout, dans les pleurs ;
Les mains jointes ou roidies,
Elles regardent de loin
Les hommes, aux incendies,
Chacune muet témoin !

Un berger, tête chenue,
Dit: « Dieu peut nous secourir.
Au bon Nicolas de Flue,
Enfants, il faut recourir. »
Vers la cellule bénite,
A travers ruisseaux et monts,
On court, on se précipite.
« Frère, sauvez nos moissons ! »

Il console, il accompagne
Ces pauvres désespérés,
Et déjà de la montagne
Voit les abords dévorés.
Mais le vent gonfle les flammes,
Et de cette nuit d'horreur
Les cris, les sanglots des femmes
Doublent encore la terreur.

Il lève les yeux, s'adresse
Au Tout-Puissant: « Ah! Seigneur!
Faites que ce fléau cesse!
Écoutez-moi, moi pécheur!
Arrêtez ce feu terrible;
Dieu puissant, voyez leur sort;
Y serez-vous insensible,
Quand pour nous vous êtes mort!

« La terre, Seigneur, vous loue,
Le vent dit votre grandeur;
Des flots votre nom se joue,
Il apaise leur fureur.
Apaisez cette incendie ! »

Ainsi le frère cria:
La prière fut bénie,
Le feu soudain s'arrêta!

Plus d'une année est venue,
La cendre a fui sous le vent,
Mais de Nicolas de Flue
Le souvenir est vivant.
Vers la demeure éternelle
Des cœurs le feu monte à lui,
Car Sarnen garde fidèle
Son nom, qui fut son appui.

« Enfant, honore le frère, »
Dit le père à son enfant;
Et la fille de sa mère
Reçoit ce culte touchant.
Aussi le lys des campagnes
Fleurit-il brillant et beau,
Tous descendent des montagnes
Pour en couvrir son tombeau.

Chantant et priant en route
Avec des refrains pieux,
Au Seigneur qui les écoute
Ils disent: « Gloire est aux cieux. »
La Suisse ainsi te salue
Par le vieillard et l'enfant,
O bon Nicolas de Flue!
Que nos pères aimaient tant.

FIN.

TABLE.

	Pages.
INTRODUCTION.	1
PRÉFACE.	19
CHAPITRE I. De l'assemblée de Stanz et du bonheur des Suisses à cette époque.	29
CHAPITRE II. De la chute des vieilles mœurs et des dissensions survenues parmi les Suisses.	55
CHAPITRE III. Du bienheureux frère Nicolas, d'abord de son origine et de sa jeunesse.	41
CHAPITRE IV. Comment Nicolas de Flue prit congé des siens et voyagea en pèlerin sur la terre étrangère.	48
CHAPITRE V. Comment le frère Nicolas revint dans sa patrie et y commença, dans la solitude, sa vie miraculeuse.	53
CHAPITRE VI. De la vie sainte que le frère Nicolas mena dans la retraite, et de la haute considération dont il jouit auprès des grands et des petits.	58
CHAPITRE VII. Comment le frère Nicolas parut devant les députés de la confédération et les exhorta à la paix et à la concorde.	69
CHAPITRE VIII. Des derniers temps de la vie du saint et de sa mort bienheureuse.	75
CHAPITRE IX. Des miracles opérés par le frère Nicolas et de sa béatification.	85
CHAPITRE X. Quelques belles maximes du bienheureux frère Nicolas.	90
CHAPITRE XI. Une visite au frère Nicolas.	95
Poésies sur l'incendie de Sarnen, en 1468.	107

FIN DE LA TABLE.